UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01305430 9

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Purchased for the Library

of the

University of Toronto

out of the proceeds of

The John Squair French Library Fund

the gift of

John Squair, B.A.

Fellow, Lecturer, and Professor of French Language and Literature

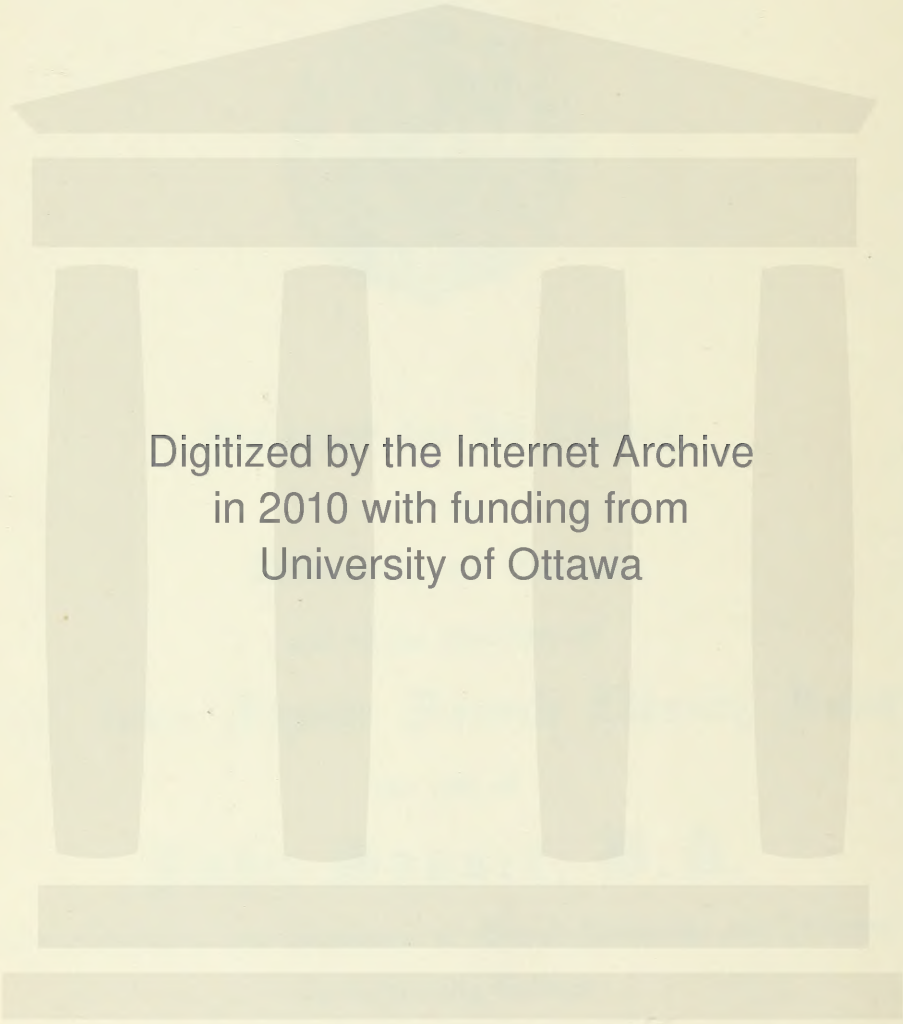
in University College

A.D. 1883-1916

Ἀλλ' ἡδὺ τοὶ σωθέντα μεμνῆσθαι πόνων

—*Euripides*

BINDING LIST JAN 15 1937



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/memoiresdunrepor00mart

Il a été imprimé de cet ouvrage
25 volumes sur papier du Japon (Alexandra)
numérotés à la presse de 1 à 25
et revêtus de la signature de l'auteur.

MÉMOIRES D'UN REPORTER

En préparation:

HISTOIRES DE REPORTER

PAUL DE MARTIGNY

MEMOIRES D'UN REPORTER

205562
9 81

L'IMPRIMERIE MODELE, imprimeur-éditeur,
195 rue Dorchester Est,
Montréal.

6 volumes, conformément à la loi, ont été déposés au Ministère de l'Agriculture.

PS
9525
A778M4

Droits réservés au Canada, par Paul de Martigny.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

A mes camarades les reporters

LA DOMPTEUSE

LA DOMPTEUSE

DANS le va-et-vient silencieux des garçons au pas rapide et feutré, le murmure discret des verres et des assiettes, les arrivées et les départs de clients, le maëstro, de son archet sentimental, faisait pleurer la Sérénade de Toselli. C'était chez Paillard, cadre de luxe assourdi et lourd, où se rencontrent les riches fêtards de tous les pays.

Le prince de Galles étant à Paris depuis quelques jours, par devoir professionnel, nous dînions chaque soir dans le grand res-

taurant du boulevard des Italiens. Nous étions là toute une bande composée des as du reportage: Jim Carpenter, du New York Times ; Georges Dupuis, du Matin ; Jack London, du Journal; Gaston Danthess, du Petit Parisien. Enfin il y avait moi, admis dans ce cénacle je ne sais trop pourquoi.

Nous en étions à cette phase heureuse des repas où, le premier appétit gloutonnement apaisé, on appécie dans le recueillement convenable, la qualité de ce que l'on mange. Le sommelier en gilet à manches de lustrine, à mi-voix, faisait à chaque convive sa confidence:

—Hospice de Beaune 1911?

—La Bataillère 1904, Clos Vougeot 95?

Après la sole dieppoise et le Château

Yquem, apparaissait le filet-madère, gloire de la maison. Le bourgogne, beau grenat liquide, coulait dans les verres. La conversation devenait générale, débonnaire, heureuse.

* * *

La déformation de métier dont chaque homme est marqué, se manifeste en chacun de ses gestes, en chacune de ses paroles. Le reporter ne perd jamais son flair spécial. Instinctivement, comme un chien de chasse à l'approche du gibier, il dresse l'oreille, dès qu'il frôle quelque mystère. C'est ainsi qu'au lieu d'observer le prince, de noter ses attitudes, nous tournions la tête vers une table voisine où dînait seule, chaque soir

depuis une semaine, une jeune femme dont la lourde torsade noire tombait sur une nuque éblouissante. Nous l'avions remarquée d'abord, observée ensuite, et nos manoeuvres sournoises ne nous avaient rien appris, si ce n'est qu'elle était Anglaise.

C'était une de ces brunes qui évoquent les femmes aux yeux de violette que chantent à travers les siècles les poètes de l'Hellade. De cette race anglo-saxonne où l'on retrouve de nombreux types grecs parfaitement purs, elle avait le charme particulier. C'était une de ces sportives dont la marche est une symphonie de mouvements, dont la danse est une suite d'attitudes d'élégance parfaite. Elle était de celles qui courent avec la grâce de Diane Chasseresse

et dont la beauté, en quelque sorte animale, est la résultante d'un bel équilibre physique, d'un parfait fonctionnement de l'organisme. Gaies, vivantes, vigoureuses, très allantes, ces femmes se révèlent, à qui les connaît, incomparables par leur rire frais, leur bel appétit, leur joie de vivre.

Cette femme qui nous intéressait avait au cou et dans les cheveux des chaînes d'or, et aux poignets des gourmettes à triple rangs, faites de pépites reliées l'une à l'autre par un simple anneau. Sa châtelaine, très longue, se terminait par un cabochon d'or vierge de la grosseur d'une noix. La chaîne qui s'enroulait dans la masse somptueuse de ses cheveux noirs faisait deux fois le tour de sa tête au pur

profil antique. Sans les diamants et surtout sans les émeraudes qui eussent fait ressortir le bleu profond de ses grands yeux, sa beauté, du fait de ses bijoux lourds et barbares, prenait un caractère étrange. Elle évoquait l'esclave enchaînée d'or de quelque potentat riche, farouche et sauvage.

D'où venait cette femme, dont le luxe primitif, fait de fourrures et de métal, nous intriguait?

De quel pays arrivait-elle et de quelles aventures son destin était-il fait?

Nul d'entre nous le pouvait dire. Dans ce monde hétéroclite du grand restaurant parisien, il ne se trouvait personne qui connût son passé.

* * *

Nous avions observé que chaque soir, sur

sa robe très simple, fourreau de peau de soie ou de satin portant la signature de l'un des maîtres de la couture, elle avait une fourrure nouvelle et que chacune représentait une fortune.

Comme elle entrait, drapée dans un ample et très long manteau noir, nous vîmes Grünbach, le fourreur de l'avenue de l'Opéra, la toiser en connaisseur, puis s'exclamer:

—Du "seal". Du "seal" véritable et du plus beau qui soit. En "seal" également son bonnet napolitain, dont le gland est une pépite d'or de la grosseur d'un oeuf de pigeon.

Se tournant de mon côté, il s'écriait:

—Avez-vous vu sa Rolls-Royce gris-perle?

—Avez-vous vu son chauffeur et son valet de pied?

—Non? Eh bien je vous assure qu'ils valent qu'on se dérange. L'un et l'autre sont vêtus de phoque. Leur bonnet et jusqu'à leurs hautes bottes, leurs "bottes françaises", sont en "loup-marin d'esprit", comme on dit au Labrador. Bonnets et bottes sont de ce phoque gris d'acier moucheté de noir, dont la fourrure a le reflet verdâtre de la mer Arctique.

Puis, s'adressant à lui-même, il soliqua:

—Ce "loup-marin", une spécialité du Canada qu'il faudra pourtant mettre à la mode à Paris... C'est bien la fourrure idéale

pour nos hivers brumeux, à la froide humidité pénétrante.

Tout à coup, se ravisant, il s'adressait à Georges Dupuis:

—Et si vous êtes quelque peu curieux de votre naturel, vous jetterez un coup d'oeil à l'intérieur du salon roulant de notre belle inconnue. Vous y verrez un couple de chiens esquimaux authentiques, et trois peaux de loutre de mer, dont chacune vaut plus de cent mille francs.

—Vraiment?

—Des peaux de loutre de mer j'en ai vu, en tout et pour tout, trois dans ma vie. Et je n'affirmerais pas qu'elles fûssent aussi belles que celles-ci. Ce sont en effet des loutres argentées d'au moins douze pieds,

devant lesquelles Révillon lui-même aurait la respiration coupée. Lorsqu'elle s'enroule dans ses loutres, notre belle énigme britannique peut dormir, sans craindre le froid, par cinquante degrés sous zéro.

—Grünbach, mon ami, vous me mettez l'eau à la bouche, dit Jack London, l'as des reportages aventureux.

—Et moi, répartit le grand fourreur, j'en perds, si je puis dire, le boire et le manger. Tandis que vous vous intéressez surtout à la femme dont je reconnais la beauté très réelle et le charme étrange; tandis que vous vous échauffez l'imagination sur le mystère qui momentanément l'entoure, je m'intéresse, moi, à ses fourrures. Je viens ici tous les soirs et je ne lui ai pas encore vu

la même. Chose singulière, ce sont toutes des fourrures du Canada.

—Et comment le savez-vous, Sherlock des Animaux?

—Mon vieux Jack, il n'y a pas à s'y tromper. Les fourrures du Canada sont aussi faciles à reconnaître que le loup blanc. Elles ont un moëlleux, un brillant particuliers. La peau canadienne est souple, sa fourrure est épaisse et possède la douceur du duvet. Par les basses températures elle prend un reflet métallique, elle acquiert une odeur spéciale qui ne se perd jamais. Et puis, il y a aussi le procédé de préparation, la manière de "passer" la peau, comme on dit là-bas. Chose curieuse, aucun de nos procédés ne donne d'aussi beaux résultats

que celui des Indiens. C'est un des secrets qu'ils gardent jalousement, un de ceux que nous ne connaîtrons peut-être jamais. La peau "passée" par les Indiens a la souplesse de la peau de chamois. Légèrement teintée de jaune, elle a son odeur particulière, comme le cuir de Russie a la sienne. Ce parfum nous n'en connaissons pas non plus la recette.

Je parierais que les fourrures de notre belle inconnue ont été préparées par des Peaux Rouges. Je ne les ai pas touchées, je ne les ai pas senties: il m'a suffi de les voir.

Je lui vis un soir un manteau de vison. Il était fait de ces incomparables peaux du lac Saint-Jean, épaisses, soyeuses, de ce

brun moëlleux inimitable, avec, au milieu, cette raie plus foncée dont le dégradé est impossible à reproduire. Un autre soir, je l'ai vue dans un manteau de castor dont la fourrure était à proprement parler une merveille. De ma vie, je n'ai vu des peaux aussi bien assorties. Pour l'oeil le plus exercé, il n'y avait pas entre elles de différence appréciable de teinte. L'épaisseur de la fourrure, la dimension des peaux, révélaient que les bêtes en pleine force avaient été tuées à la bonne période de l'année, enfin qu'elles provenaient du Labrador. Pour composer un manteau pareil, pour assortir les peaux de si parfaite façon, il ne faut pas venir à Paris. Je la vis encore dans un manteau de martre d'Hudson, de

ces admirables peaux que l'on appelle zibeline lorsqu'elles nous arrivent de Russie. Je lui ai vu sur les épaules des renards argentés, des pékans foncés, des renards noirs dignes d'impératrices et que seules, de nos jours, les milliardaires américaines peuvent se permettre de porter. Ces peaux provenaient de bêtes géantes, abattues à proximité du cercle polaire.

Je vous garantis que son fourreur s'y connaît, à la belle Anglaise, et qu'il connaît surtout une source d'approvisionnement que nous ignorons à Paris.

Ceci étant dit, je fais mes réserves sur le style et sur la coupe de ses manteaux et de ses écharpes. Cela sent d'une lieue le "English style". C'est dur et c'est raide.

Cela donne l'impression d'être établi en vue du froid, d'être utile, quoi. Au lieu d'engoncer la femme, de lui donner l'air "paquet", la fourrure façonnée à Paris épouse au contraire ses formes, les met en valeur. Elle fait ressortir le charme spirituel de la Parisienne, sa beauté délicate de fleur de serre.

Jim Carpenter, ventriloque virtuose, comme il s'intitule modestement, se fit entendre d'une voix qui sembla d'abord sortir de sous la table, puis tomber du plafond:

—Si des fois que monsieur voudrait débiner le chic anglais, il faudrait avertir ces messieurs qui s'habillent à Londres...

Ce fut un éclat de rire général.

* * *

Avec le dessert, la gaieté blonde du champagne pétillait dans les flûtes. Je m'entendis interpeller de cette extraordinaire façon qu'ont les Américains de moduler sur trois notes traînantes l'unique syllabe de mon prénom:

—Pâ-ho-oll! Hello-oh, Pâ-ho-oll!

Avant même d'avoir tourné la tête, je savais à n'en pas douter que cette voix canardante annonçait la présence de mon ami Jacques Labrie, le roi des reporters canadiens.

—Jour, vieux. Depuis quand à Paris? lui dis-je, en mettant dans ma voix toute la froideur, tout le flegme d'usage, lorsque

l'on cause avec un homme du Nouveau-Monde.

—Demi-heure: spécial de la Transat.

Jacques Labrie, à son habitude, s'exprimait en style télégraphique.

—Je crève de faim: gosier sec comme les Etats-Unis dont j'arrive, ajouta-t-il.

—Donnez-loui tout de souite à boâr, père, déclama Jim Carpenter, dont l'accent, décidément, remontait avec le champagne.

—Oui, de suite, reprit Labrie, si vous ne voulez pas que, cédant aux redoutables instincts de mes grands ancêtres, je ne vous dévore une oreille toute crue.

Impeccable en son smoking de bonne coupe américaine, pâle et blond, il avait l'air d'un gosse malingre ayant vieilli sans grandir.

Les pieds tournés en dedans qu'il levait très haut, comme pour éviter les troncs d'arbre tombés dans la forêt, il s'avançait vers le garçon ahuri du pas sautillant de l'Indien en faisant claquer ses dents comme des castagnettes...

* * *

L'orchestre préludait à un "jazz" et aussitôt se déroula la scène la plus inattendue. Labrie qui allait prendre place à table, recula de trois pas et entama, avec une fantaisie, une verve étourdissante, une de ces gigues, un de ces "clogg dance" frénétiques et cocasses, que les seuls Yankees savent vraiment danser. Les bras ballants, selon toute apparence retenus aux épaules

par de simples ficelles, il se démenait comme un possédé. Sa figure exprimait tour à tour la préoccupation du profond calculateur, une douce hilarité, un vif étonnement, ce qui donnait à penser que sa tête ne participait pas à la frénésie dégingandée dont ses jambes en caoutchouc étaient prises. De façon imprévue, elles s'immobilisèrent tout à coup. Prenant alors une expression de colère concentrée, les mains crispées au bout de ses bras entr'ouverts, il se mit en marche d'un pas d'automate, en chantant d'une voix râlante de rage la dernière romance américaine en vogue, délicieusement sentimentale: "Dreaming, Dreaming."

L'effet de cette extraordinaire mimique, en discordance avec les paroles de la ro-

mance, fut tel que les carreaux en tremblèrent. Ma foi, Son Altesse fit comme tout le monde: Elle applaudit à tout rompre. Comme les poules de luxe se perchaient sur leurs chaises, Elle monta sur la sienne, pour mieux apercevoir Jacques Labrie qui, par sauts et par bonds, comme un pantin au bout d'un élastique, regagnait maintenant sa place à table.

* * *

Je compris que tout cela pouvait mal finir, mon ami Canadien étant sûrement ivre, ivre à froid, comme le sont les gens des pays de glace. Tout ce remue-ménage, en effet, n'avait pas fait monter le sang à ses joues qui, de blanches, étaient devenues

blafardes. Tandis que le garçon encore pris de fou-rire s'empressait à le servir, Labrie heurta, du bout de sa manche gauche, un verre qui roula sur la nappe. Or, j'entendis le bruit de *deux chocs*: celui de la manche sur le verre, puis celui du verre sur la nappe. Je me rappelai que, comme son ami Fil-de-Fer et tous ceux de sa bande, Labrie portait dans une poche secrète, dissimulée dans sa manche gauche et qu'un bouton à pression fermait, un couteau dont il savait, à l'occasion, sinistrement jouer. Je me remémorai certaine aventure restée brumeuse, datant de son premier passage en coup de vent à Paris. Un sergot du "Sébasto", trouvé à l'aube par des collègues, en apparence paisiblement assoupi sur un banc

du boulevard, mais déjà froid, avec un couteau catalan dans le ventre. Le lendemain, chargé de suivre l'affaire qui passionnait tout Paris, je constatais que l'arme du crime ressemblait étrangement au couteau que Labrie portait toujours. C'est pourquoi je lui conseillais aussitôt de prendre le premier train de Londres.

Labrie, qui a du tact, n'insista pas et partit en douce le soir même. De là datait notre amitié, resserrée à chacun de ses passages en trombe à Paris.

* * *

Chaque fois c'était la "bombe", commencée chez Paillard, terminée dans les plus sinistres bals musette de la Goutte-d'Or. Pour

les aminches, claque-patins, camelots et francs mectons; pour les marmites, pierreuses, filles du trottoir; pour toutes les licheuses de fonds de verre surtout, qui forment la clientèle de ces coupe-gorge, il était l'Inoubliable, le Fabuleux Américain, par la façon qu'il avait de hurler en ouvrant la porte:

—Eh, patron? du champagne pour tout le monde, et du meilleur, histoire de savoir une bonne fois si les mectons ont le coffre qu'il faut pour sécher ta provision.

Le verre en main, il ne manquait jamais de proclamer:

—A la santé de Fil-de-Fer, le roi des Mecs.

—A la santé de "ceusses" de sa bande; et mort aux vaches...

Invariablement, il finissait par rouler sous la table, cuit à point.

* * *

J'en étais là des souvenirs sur lesquels se brodaient mes réflexions, lorsque Labrie m'interpela:

—C'est toi que je vois le premier. C'est donc toi qui as le choix. Laquelle prends-tu? L'autre sera pour la gosse à Fil-de-Fer, La Teigne, quoi.

Dans son accent bas-normand, qui est celui des Canadiens, pointaient les intonations goguenardes et grasseyantes du voyou de Paris. Il déficelait un papier d'où glissèrent, souples et soyeuses, deux superbes fourrures. L'une était très grande, brune,

épaisse et drue. L'autre, plus petite, plus pâle peut-être, était marquée au milieu d'une raie foncée, dont le ton, par un dégradé insensible, allait se fondre dans le brun tendre de la toison profonde, brillante et douce...

—La grande, me dit mon ami, c'est une peau de géant des Grands Lacs. La petite, c'est une peau du lac Saint-Jean. J'ajoute que chacune fut autrefois habitée par un vison authentique.

J'étais perplexe, ne sachant en vérité laquelle choisir. Tandis que j'hésitais, je sentis cette attraction encore mal expliquée, cet appel mystérieux qui fait qu'on se retourne, qu'on lève la tête, sous la persistance d'un regard. C'était la belle Anglaise, dont les yeux de saphir se posaient sur les miens.

Visiblement, elle s'amusait beaucoup de mon hésitation. Ne pouvant plus tenir en place, sans doute, elle se leva et vint droit à notre table. A ma profonde surprise, Labrie la salua familièrement:

—Hello-oh, Mrs. Thamer?

—Hello-oh, Jack?

Puis, de sa voix musicale que le rire mouillait un peu, elle exprima, au moyen des petits mots modulés, inarticulés et sonores de la langue anglaise, son étonnement amusé:

—Isn't it funny to hesitate? [1]

Avec flegme Jacques Labrie tirait sa montre et froidement proclamait:

1 N'est-ce pas drôle d'hésiter?

—Aussi vrai que les yeux de Madame sont plus bleus que les plus beaux saphirs connus de ce monde et de l'autre, si tu n'as pas choisi dans soixante secondes je "r"enveloppe mon assortiment. En fait de peau tu n'auras que la tienne.

Se penchant sur les deux peaux, les tapotant en connaisseur, soufflant sur la fourrure, la belle Anglaise ajouta:

—Beautiful pelt. [2]

La fierté anglaise lui interdisant de courber la taille, sur une imperceptible inclinaison de tête, sur un sourire qui fit briller l'orient merveilleux des perles de sa bouche, Mrs. Thamer, car j'avais retenu son nom, prenait congé de Jacques Labrie. Quant à

2 Belle fourrure.

moi, ne lui ayant pas été présenté, je n'existais pas pour elle. Elle ne daigna donc pas m'accorder un regard.

* * *

Sans être en anglais d'une force herculéenne, je sais que le pluriel s'y marque d'un s. Or, Mrs. Thamer avait dit:

—Beautiful pelt, et non pas: Beautiful pelts.

Comme le doute me tenaillait de plus belle, Labrie me lançait les deux peaux à la figure, en proférant d'une voix profondément indignée:

—Prends les deux, et fiche-moi la paix. Tu me dégoutes.

Mais une clameur retentissait. Toute la tablée servait au grand confrère du pays des neiges son ultimatum sans réplique:

—L'H-I-S-T-O-I-R-E ! ! !

—Oui, dit Jacques Labrie imperturbable, je veux bien. Je veux d'autant plus que si je ne voulais pas il me faudrait m'exécuter quand même. En Amérique, cela s'appelle un "hold-up". Pour compléter votre formation morale, je n'hésite pas à vous apprendre que c'est un sport qui rapporte gros à ceux qui le pratiquent avec assiduité.

—Je vous dirai donc mon histoire, mais le droit à la vie étant imprescriptible, je ne prononcerai pas un mot avant d'avoir fait le plein dans les soutes. Ce sera long, car il y a creux.

* * *

L'auditoire s'impatientait, le vacarme

montait au diapason du scandale. Labrie, bon prince, consentit à nous dire:

—Je professe qu'il faut être bon pour les animaux. En conséquence, je ne vous ferai pas bouillir d'impatience. Dans mon pays, d'ailleurs, on ne fait pas mijoter les gens. Tout au plus les fait-on rôtir. C'est plus digne et c'est plus noble. C'est aussi, peut-être, que nous manquons de marmite de capacité suffisante.

—Je consentirai donc à vous raconter les innombrables péripéties de mon histoire à raison d'une phrase par plat. Toutefois je vous dirai tout de suite que la personne en question est une des plus extraordinaires que j'aie vues au cours de ma mouvementée carrière.

Se gargarisant d'une gorgée de champagne, à la façon d'un conférencier, il professa d'un grand sérieux, le pouce réuni à l'index, dans un geste de dialecticien:

—Remarquez, "sieurs" et dames, que je commence en style noble, ce qui signifie que mon récit sera long, distingué et ennuyeux. Les personnes bien élevées ont encore le temps de s'en aller.

—Je dois à Madame Tahourentché le plus sensationnel de mes reportages. Je vous dis Tahourentché, parce que c'est son nom légal au Canada, et que Thamer est un substantif qui veut dire Dompteuse. C'est un nom de guerre qu'elle porte sur la Côte-Nord, depuis qu'elle a dompté, non pas une bête, mais un homme sauvage, ce qui est beau-

coup plus difficile. J'ajoute que le dompté ne l'est que pour elle et demeure pour le reste du genre humain parfaitement farouche.

—Comment je l'ai connue? Voilà.

—Je commence par vous dire que les salles de rédaction de Paris et de Montréal se ressemblent étonnamment. Ayant fait de la "copie" dans les unes et les autres, j'ai pu constater qu'à peu de chose près le même esprit professionnel y florit de façon sereine et tenace. Des deux côtés de l'Atlantique on se fiche de façon fondamentale des crimes, accidents, scandales et, en général, de tout ce qui fait se dresser d'horreur les cheveux sur la tête du genre humain. L'émotion du reporter ne com-

mence, à vrai dire, qu'au cataclysme. C'est dans cet esprit que, faute d'une catastrophe digne d'accaparer mes activités, je dépouillais un matin les journaux de Paris. Je vis d'un oeil distrait le télégraphiste déposer une dépêche sur le bureau du chef d'information. Puis, passant près de ma table, je l'entendis murmurer, d'une voix indifférente d'ailleurs:

—En voilà un qui a meilleur estomac que moi.

A l'instant même le chef m'interpellait et — mauvais signe — je constatais qu'il avait les yeux ronds:

—Un chef de poste de Révillon, en traversant l'Ungava, a dévoré son guide, me dit-il.

Prenant un temps, il ajouta:

—Go.

* * *

—Vous autres, à Paris, vous n'êtes pas censés savoir ça, mais "go" veut dire: suis l'affaire, dégrouille-toi, débrouille-toi, secoue tes puces, arrive le premier et rapporte le "papier" intéressant. C'est court, comme la plupart des mots anglais et ça dit tout. Ça dit surtout qu'il n'y a pas à répliquer et que la meilleure chose à faire, et même la seule, après l'avoir entendu, c'est de partir.

C'est de ce monosyllabe, bref et sonore, qu'est fait l'imprévu de notre vie à nous, les reporters. Ce mot redouté et toujours attendu des spécialistes du reportage, m'a

fait, pour ma part, me trimbaler de l'Atlantique au Pacifique, et des Grands Lacs à la Baie d'Hudson.

Un chef de poste avait donc mangé son guide. Conséquence: je sautai dans le train, du train dans une goélette, et de la goélette sur le Côte-Nord du golfe Saint-Laurent. En trois sauts, pas un de moins, me voilà à Bertsiamis, sur les talons des policiers, mes victimes de toute une vie passée à gâcher la leur. Selon la tradition, je m'employai aussitôt à les embêter cordialement à toute heure du jour et de la nuit par des pas et démarches, des recherches contrecarrant les leurs, des informations de presse sournoisement sympathiques au prévenu.

Si le Révillon eût été soupçonné de s'être mis le Gouverneur-Général sous la dent, l'affaire eut pris une importance extrême. Mais comme il ne s'agissait que d'un Indien, elle ne présentait, en somme, qu'un intérêt académique, si je puis m'exprimer ainsi.

* * *

La justice canadienne s'inspire d'un principe à la fois simple et efficace: "qui tue est pendu". Elle ne sort pas de là. Elle pend souvent et, chaque fois, jusqu'à ce mort s'ensuive. Mais elle ne pend pas à tort et à travers: elle exige des preuves. Elle recherchait donc si le passage du guide de ce monde à celui des chasses éternelles

n'avait pas été brusqué. Quant à la question de savoir si le passage avait comporté un arrêt, un "stop over", dans l'estomac du Révillon, elle ne s'y attardait pas. Il est en effet des choses qui se passent sans témoin, des événements discrets qu'il ne convient pas d'approfondir. Sans doute le magistrat chargé d'instruire l'affaire estimait-il que dans la vie il vaut mieux être le mangeant que le mangé. En Amérique, ne l'oubliez pas, nous sommes des gens énergiques.

Il peut vous paraître étrange que des faits de ce genre se produisent au Canada, dans cette province de Québec surtout, dont vous avez entendu parler comme d'une belle Normandie plate, paisible et heureuse. Or

la vérité c'est que le Canada-Français est plusieurs fois grand comme la France; qu'à peine une mince lisière de son sol riche a été égratignée par la charrue, et que sans en franchir les frontières on peut remonter au pôle. Cet Ungava dont je vous parle, c'est notre Sahara, notre désert encore inconnu, entouré de légendes merveilleuses, dont le voile de mystère n'a pas été levé. On sait vaguement qu'il recèle des métaux, des pierres précieuses. On y a trouvé à proximité de la côte, des champs entiers de labradorite, cette pierre dont l'éclat sous le soleil est tel qu'on n'en peut supporter la vue. Convenablement taillée, la labradorite est la plus belle imitation connue du diamant.

Cet Ungava, qui est probablement la

contrée la plus riche de la terre, demeure inaccessible. Les prospecteurs qui s'y aventurent n'en reviennent pas. Ce fut l'erreur du Révillon d'avoir voulu le traverser en été. Seuls les Indiens s'y risquent pendant la courte saison sans neige. Ils connaissent l'existence des champs d'or, les gisements de pierres précieuses, mais ils gardent farouchement leur secret. Or, de tous les visages pâles, la Dompteuse est celle qui en sait le plus long sur l'Ungava. Mais elle non plus ne veut pas parler.

Ses lèvres sont-elle closes par un serment?

Est-ce par avidité qu'elle se tait? Par peur de la mort plutôt? On ne sait. Ce qui est certain toutefois, c'est que dès qu'on

parle devant elle de l'Ungava, ses lèvres se serrent, sa figure se ferme. Après beaucoup d'autres j'ai employé tous les moyens pour la faire parler, y compris, bien entendu, celui auquel vous pensez tous. J'avoue n'avoir obtenu d'autre résultat que celui d'avoir failli me faire loger une balle dans un oeil.

Le gauche, me précisait un jour posément Tahourentché, après m'avoir donné le sage conseil de ne pas rôder avec trop d'insistance autour de la Dompteuse.

Or la Dompteuse, c'est Miss Smith. Et Miss Smith, c'est précisément la belle Madame à laquelle je viens de parler devant vous. Elle s'appelait Miss Smith, comme vingt mille, comme cinquante mille autres

jeunes filles de la cité du brouillard et de la pluie. Mais elle avait sur la plupart d'entre elles la supériorité d'être admirablement racée. Elle descendait à n'en pas douter de ces Nordmen, Normands de nos jours, Vikings d'autrefois, qui, minces, élancés, ont conquis l'Angleterre d'abord, le reste du monde ensuite. Elle était de cette race d'hommes de proie qui ne se fond pas dans l'élément autochtone, massif, trapu, bas sur pattes, qui constitue la masse du peuple anglais. C'est ce qui explique qu'en Angleterre, où les classes sociales sont en apparence mal définies, ces deux races distinctes, en présence depuis les Plantagenets, sont faciles à dénombrer. C'est au point qu'au Derby, auquel cent

mille Anglais chaque année assistent, il serait facile de séparer la race conquérante de la race conquise.

Mais Miss Smith était pauvre. Elle se laissa prendre par les sergents recruteurs de l'Armée du Salut. Débarquée à Québec au milieu de l'un de ces contingents de jeunes filles saines et robustes que l'Armée nous envoie chaque année, elle devint sans joie la servante du pasteur-missionnaire anglican détaché sur la Côte-Nord.

Débarquée à Bertsiamis, elle n'y vit pas grand'chose, sinon d'un côté la mer infinie, dure et méchante, de l'autre, la grande forêt mystérieuse. En bordure de la grève elle aperçut quelques cabanes en troncs d'arbre: les wigwams. Un peu plus

loin, posées de guingois, deux immenses caisses en planche, percées de fenêtres, deux cubes grisâtres, qui étaient les postes des compagnies rivales: la Hudson Bay et les Révillon.

Anglaise, Miss Smith en avait le tempérament qui ressemble beaucoup à celui du joueur. Elle se dit que pour qui peut attendre, la partie n'est pas perdue. Sans doute avait-elle raison, puisqu'un jour elle s'aperçut qu'un chasseur à peau de cuivre tournait plus que de raison autour de la modeste et triste maison basse de la mission. C'était un grand diable d'Algonquin, tout en muscles, dont l'oeil fixe était celui d'un oiseau de proie.

Il n'ouvrait pour ainsi dire jamais sa

bouche, aux lèvres minces. Sa parole était rare, sa voix rauque et sourde. Il parlait la langue de ses ancêtres et un peu le français. Miss Smith, venue de Londres, n'entendait, cela va sans dire, que l'anglais. Les communications dans ces conditions étaient difficiles, mais non impossibles. Chaque fois que la belle Anglaise sortait, elle sentait peser sur elle le regard lourd et fixe du chasseur qui la suivait, silencieux comme un fantôme. Il déployait un véritable génie à se dissimuler, à bondir comme un lynx, d'un tronc d'arbre à un quartier de rocher. Il la tenait constamment sous son regard. L'apercevait-elle? S'immobilisant aussitôt dans l'attitude où il avait été découvert, l'Indien semblait le génie rouge de la forêt verte.

Lorsque les premières neiges tombèrent, Miss Smith apprit du chef de la Hudson Bay que, sans fournir aucune explication, Tahourentché, le meilleur chasseur du village, refusait de "prendre le bois", de partir à la chasse. C'est ainsi qu'elle connut le nom de "son" Indien, l'ayant vu le matin même, au temple.

A quelque temps de là, Tahourentché s'enhardît. S'approchant de la jeune fille, il lui murmura de sa voix rauque, dont l'intonation était enfantine:

—Good morning. [3]

La figure de la jeune fille s'éclaira de son admirable sourire. Elle répondit de sa voix

3 Bonjour.

qui dut sembler la plus douce musique à l'Indien:

—Good morning... [4]

Tahourentché mit la main sur son coeur et demeura dans une immobilité de statue, jusqu'à ce que la belle Anglaise eut disparu au tournant du sentier.

Le lendemain elle le retrouva sur sa route. L'Algonquin avait appris un autre mot d'anglais:

—Good morning, Miss. [5]

—Good morning, dear, [6] lui répondit l'Anglaise de sa belle voix modulée.

---

4 Bonjour.

5 Bonjour, mademoiselle.

6 Bonjour, cher.

Doucement, lentement, sourdement, l'Indien répéta:

—Good morning, dear. [7]

Chaque jour, à la même heure, elle le retrouva au même endroit. Chaque fois il lui disait un mot nouveau, auquel Miss Smith répondait avec un gracieux sourire.

Un jour, ce fut la jeune fille qui lui adressa la parole en français. De sa belle voix modulée, aux intonations adorablement chantantes, elle s'exprimait en hésitant, dans cette langue étrangère, qu'elle apprenait au prix de mille peines:

—Pourquoi pas à la chasse, Tahourentché?

—Veux te voir... Veux voir ton visage

7 Bonjour, chère.

pâle comme la neige, veux voir tes yeux bleus comme le ciel au printemps...

—C'est pour ça?

—C'est pour ça, belle squaw pâle.

—Eh bien, "prends le bois", pars à la chasse. Pars pour moi. Je n'écouterai aucun homme avant ton retour, et si tu me rapportes d'assez belles pelleteries, si tu en rapportes assez, je serai à toi. Je serai ta squaw. Je serai le prix de ta chasse magnifique, j'en serai la récompense merveilleuse. Mes bras blancs et frais se noueront autour de ton cou robuste. Mes lèvres rouges et brûlantes s'appuieront sur les tiennes. Je te ferai connaître des baisers, des caresses que tu ignores...

S'approchant de l'Indien, la belle Anglaise

lui mit ses beaux bras, blancs et fermes, autour du cou. Elle l'embrassa longuement, passionnément, comme sans doute il ne l'avait jamais été.

* * *

Un Indien ne pâlit jamais. Devant la mort même, il reste impassible. Mais sous le baiser de l'Anglaise, Tahourentché se mit à trembler. Lorsqu'elle dénoua son étreinte, il recula et, mettant sa main sur sa bouche, il fit entendre un hululement dont la modulation semblait inspirée du cri des bêtes de la forêt, de la plainte douloureuse des branches ployant sous l'étreinte du grand vent du pôle. C'était le cri de guerre de ses ancêtres, les redoutables coureurs des

bois. Devant une telle manifestation, la jeune fille demeura interdite, ce qui permit à l'Indien de lui prendre la main et de l'appuyer sur son front.

A peine rentrée à la mission, Miss Smith entendit un tumulte fait de claquements de fouet et de jappements: c'était Tahourentché et ses chiens attelés à son traîneau, qui venait demander avant son départ pour le nord la bénédiction du pasteur.

L'hiver passa, avec ses froids terribles, ses "froids noirs", comme on dit là-bas, ses tempêtes aveuglantes, ses beaux soleils sur la neige rutilante.

La jeune fille garda son secret, vécut renfermée, repliée sur elle-même. Seule, elle savait pourquoi Tahourentché était

parti pour la chasse plus d'un mois après les autres.

* * *

Les jours de nouveau s'allongeaient. Le soleil, d'abord pâle et sans force, recommença, sur le "haut du jour", à faire mollir la neige. Un matin, on entendit des jappements: c'était l'équipage du premier chasseur qui manifestait sa joie de rentrer au wigwam. A un jour de distance, les autres suivirent.

La saison, en somme, n'avait pas été mauvaise. La chasse avait été abondante, mais la qualité de la pelleterie était plutôt médiocre. Les fourrures rares, celles que demandent les chefs de poste, manquaient totalement. Aucun chasseur n'avait vu

Tahourentché. Les uns haussaient les épaules, les autres se perdaient en conjectures interminables, à la veillée, autour du feu, au poste de la Hudson Bay ou à celui des Révillon.

* * *

Mais un jour, à la nuit tombante, sur la neige livide, le traîneau de Tahourentché, lourdement chargé, s'arrêtait devant la mission. Ayant d'un puissant coup de rein mis sur son épaule l'un des énormes ballots qu'il rapportait, il prit sa carabine, dont un chasseur ne se sépare point et frappa à la porte du pasteur.

Lorsque tous les ballots eurent été ouverts, ce fut un émerveillement: ils contenaient les plus belles peaux et les plus

rares que l'on puisse rêver. Renards argentés de toute beauté, renards noirs très rares, pékans à fourrure épaisse et sombre, visons et martres-zibeline par centaines. Toutes ces pelleteries, levées sur les bêtes géantes des régions arctiques, constituaient cinq lots dont deux avaient été enveloppés dans des peaux immenses d'ours blancs, et trois dans des peaux de loutres de mer. Celles-ci étaient de l'espèce la plus rare, argentées et longues chacune d'une douzaine de pieds. Ces peaux, à proprement parler, étaient sans prix. Le pasteur, qui s'y connaissait, annonça qu'elle étaient dignes de la limousine de Sa Majesté la reine Mary. Mais Tahourentché fit signe que non et déclara que ses peaux n'étaient pas pour la reine.

Méfiant, il ne dit rien de plus. Miss Smith coula un regard furtif vers l'Indien et réprima discrètement un sourire qui naissait sur ses belles lèvres rouges et charnues.

Appelé aussitôt, le chef de poste de la Hudson Bay voulut s'emparer des peaux, mais Tahourentché, de sa voix sourde et rauque, déclara que sa chasse, qui n'était pas pour la reine, n'était pas non plus pour la "grande compagnie". Il ajouta qu'elle était pour la squaw au visage pâle qui l'avait choisi, lui, Tahourentché, le Grand Chasseur. Etonnés, le pasteur et le chef de poste se regardaient, ne sachant que penser, lorsque Miss Smith, avec la tranquille assurance anglaise, opérant une main-mise, déclara:

—Oui. Ces peaux sont à moi. Le traî-

neau de Tahourentché, sa carabine, et Tahourentché lui-même, sont à moi.

Puis, du ton dont elle eut appelé son chien, elle ajouta:

—Tahourentché? Viens là!

Soumis, dompté, l'Indien s'approcha. Il prit la belle main pâle, veinée de bleu, dans sa main de cuivre, et la porta à son front. Il posa ensuite sa main gauche sur la tête de la jeune fille, ce qui est, chez les Indiens, signe indiscutable de prise de possession. Ses yeux fixes se posèrent alors sur le pasteur, puis sur le chef de poste. Ses lèvres minces disparurent tout à fait: il mit la main sur sa carabine...

Si, à ce moment, l'un ou l'autre se fût

avisé de protester, il y eut eu sans doute de la casse...

* * *

C'est une justice à leur rendre: les Anglais sont d'admirables opportunistes. Ils ont le génie de tourner à leur profit les événements qui semblent, au premier abord, les plus désastreux pour eux. Le pasteur perdait sa servante: le chef de poste perdait cinq magnifiques ballots de fourrure. L'un et l'autre pourtant firent bonne contenance. Le pasteur, ayant réfléchi un instant, se borna à déclarer:

—Tahourentché, si Miss Smith toutefois n'y fait pas d'objection, je te marierai au temple, quand tu le voudras.

—Alors, déclara posément la Dompteuse,

ce sera tout de suite.

Se tournant vers l'Indien, elle ajouta:

—Viens, Tahourentché.

C'est ainsi que, sans formalités, la belle Miss Smith épousa le Grand Chasseur à la peau cuivrée.

Lorsque son mari lui passa au doigt l'anneau symbolique dont le pasteur lui avait fait cadeau, la jeune épousée nota que son sauvage mari le regardait attentivement. Rentrés à la mission, car le pasteur n'avait pas voulu que sa compatriote allât habiter un wigwam où elle eut vraisemblablement manqué de tout, Tahourentché prit dans la sienne la petite main blanche aux doigts fuselés. Indiquant à sa femme l'anneau d'or de son annulaire, il lui dit simplement:

—Je sais où il y en a.

—De quoi? questionna la Dompteuse.

—Du métal de ton anneau ... Je sais où il y en a beaucoup. Je sais où les cailloux et le sable brillent.

Pour la deuxième fois Miss Smith dit à Tahourentché:

—Va m'en chercher. Si tu en rapportes assez, je serai jusqu'à l'automne ta squaw blanche.

Au petit jour, l'Indien "reprenait le bois", repartait dans la direction du nord. Pour la deuxième fois, la Dompteuse gardait son secret.

Deux mois après il était de retour et mettait dans la main de "son" Anglaise une sacoche faite d'une peau de renard. Elle

était remplie de pépites d'or d'alluvion, c'est-à-dire de l'or le plus pur qui soit, de l'or qu'un lavage millénaire a débarrassé de toute impureté, de toute adhérence de quartz. Les pépites que contenait la sacoche étaient arrondies aux angles et à surface polie. Elles étaient de cet or vert, très rare, que l'on trouve parfois, aux grandes profondeurs, dans les mines du Klondike.

Une peau de renard que l'on replie, la fourrure en dehors, pour en faire une sacoche, ce n'est pas très vaste. Mais l'or est un métal lourd, et le sac de Tahourentché en contenait tout de même une vingtaine de livres.

Pour la première fois on vit le sang mon-

ter aux joues de la Dompteuse. Pour la première fois on la vit manifester une émotion. Ses beaux yeux de saphir chavirèrent, sa tête se renversa dans une envolée de rêve. Sans doute eut-elle à ce moment, dans une sensation de vertige, l'impression que ses désirs allaient se réaliser...

Elle approcha gravement sa belle tête au pur profil, de la tête de l'Indien. Mettant sa main sur son épaule, l'attirant tout près d'elle, elle lui murmura à l'oreille, dans sa langue à lui, dans le dialecte algonquin, les quelques mots sourds et rauques qu'elle avait appris:

—Je t'aime, mon Grand Chasseur.

Et ses beaux bras blancs se nouèrent au cou de cuivre de son amoureux sauvage.

Avec ses fourrures et son or, la Dompteuse était riche. Mais elle seule l'était, car le Grand Chasseur ne connaissait la richesse que sous la forme des belles armes, des chaudes couvertures, des vêtements imperméables, contre quoi la pelleterie peut s'échanger.

* * *

A deux mois de là, Madame Tahourentché annonça son départ pour Londres. Au moment de monter sur la goélette qui devait la débarquer à Rimouski, elle fit, devant le pasteur, jurer à Tahourentché qu'il partirait à la chasse, qu'il "prendrait le bois" au lendemain de la première "bordée" de neige.

Elle-même jura de revenir, au printemps, par la première goélette.

* * *

Chaque hiver il chasse, chaque été il va chercher de l'or, et chaque hiver, venant de Londres, on voit Madame Tahourentché à Paris.

Vous admettrez que, pour une Algonquine, elle y connaît les bons endroits. Elle connaît aussi les endroits où son sauvage mari, son farouche amoureux, va ramasser son or. Le ministre des mines du Dominion a donné à ses ingénieurs, à ses prospecteurs, l'ordre de le suivre, de prendre tous les moyens pour découvrir ce gisement qui semble être de richesse fabuleuse.

Aucun d'eux, jusqu'ici, n'y est parvenu. Comme tous les Indiens, Tahourentché est méfiant. Il part en douce, par nuit sans lune, et souvent à la pluie, pour ne pas laisser de traces. Un prospecteur américain, parti à sa suite, n'est pas revenu. Que s'est-il passé? Nul ne l'a jamais su. Interrogé à son retour, Tahourentché s'est borné à hausser les épaules.

Mais le Grand Chasseur garde un secret qu'il n'est pas seul à connaître. Nombreux sont en effet les Indiens qui savent où est l'endroit où les "cailloux et le sable brillent". Ils se taisent, car ils ont peur de voir leur dernier territoire de chasse envahi par les hommes pâles.

Il est certain que c'est dans l'Ungava que

se trouve ce gisement merveilleux. Ce que l'on en sait, on le sait depuis deux siècles et on le tient des relations des missionnaires qui l'avaient eux-mêmes appris des Indiens. Depuis deux siècles il est connu que l'Ungava recèle de l'or d'alluvion et de l'or de quartz, c'est-à-dire contenu dans le roc. On sait qu'il s'y trouve des champs immenses de roches serties de saphirs, de topazes, d'opales, de grenat, de tous les dérivés du coryndon; de roches serties d'émeraudes, peut-être.

Cet Ungava demeure l'Eldorado aux richesses fabuleuses et inconnues, car c'est un désert, et le plus terrible, le plus inaccessible qui soit. Cette contrée est à elle seule quatre et cinq fois plus grande que

votre France, qu'avec des yeux d'Européens, vous voyez immense. C'est une étendue chauve où poussent, ici et là, quelques sapins qui n'atteignent pas la hauteur d'un homme. Partout du roc, peu de mousse et pas d'eau. Le vent de mer et surtout le vent du pôle y soufflent en furie hurlante. Le sol est fait de cailloux de fer, de cuivre, de plomb, à facettes acérées sur lesquelles les semelles se coupent. Après les semelles c'est la plante des pieds, et alors c'est la mort. Le thermomètre y descend aux plus basses températures observées au pôle: 70 degrés Fahrenheit au-dessous de zéro. Le vent y jette les chiens et les hommes à terre avec une violence telle qu'ils s'y assomment.

Les difficultés sont si terribles, la menace

si grande, que les prospecteurs ne s'y risquent pas. Les Indiens vous montrent bien de l'or, mais ils ne veulent pas vous dire où ils l'ont pris. Ils ont raison, car le jour où l'on saura où est l'or, où sont les pierres précieuses, ce sera une ruée terrible. Devant la marée envahissante, les hommes des bois devront reculer. Ils ont compris qu'en gardant leur secret, ils conservent leur pays. Ils nous donnent cet exemple incroyable de toute une race qui se tait pour ne pas mourir, qui vit sous la loi du silence pour ne pas disparaître tout à fait.

* * *

En ce temps-là, la maison Révillon recueillait les officiers français, robustes et

courageux, que l'affaire Dreyfus chassait de l'armée. L'un deux, chargé d'un poste de l'extrême nord canadien, après deux ans de solitude blanche, avait décidé de revenir à Montréal, par voie de terre, c'est-à-dire par l'Ungava. Son idée était de prospecter en route. N'écoutant ni les avis des uns, ni les conseils des autres, il se munit de trois paires de solides brodequins à semelle cloutée et partit avec un guide indien, à qui il avait également imposé de prendre dans son "paqueton" trois paires de brodequins de réserve.

Ce qui se passa, on ne le sut pas au juste. Ce que toutefois on constata, c'est que contrairement à toutes les prévisions et à tous les précédents, ce fut le Français seul et

non l'Indien, qui arriva à Bertsiamis. Il déclara que la chasse avait manqué et que son guide était mort de faim en route.

C'est ainsi que je connus Tahourentché, l'Indien farouche, qui ne se laissait pas tenter par l'alcool, qui rentrait taciturne à son wigwam et ne desserrait jamais les dents.

Grâce à lui, l'enquête révéla que le guide était mort d'inanition. On trouva son squelette complètement nettoyé par les bêtes. Il ne portait aucune marque de violence. Le jury rendit un verdict conforme, et je fis dans mon journal un éloge dithyrambique et d'ailleurs mérité du Révillon.

Tahourentché toutefois conservait des doutes, mais il refusait de les préciser. Les

os d'une jambe avaient été trouvés à une certaine distance du squelette, et il revenait souvent sur cette particularité. Je sentais à l'ambiguité des sentences par lesquelles il traduisait habituellement sa pensée que le fait de se tailler un bifteck sur un être à deux pieds et sans plumes, n'avait à ses yeux rien de révoltant en soi. Engagée sur ce terrain, la conversation dévia assez vite, et Tahourentché consentit à m'exposer sa manière de voir sur la question. Tout d'abord, il me déclara tout net que, lui, n'avait jamais mangé personne. Après des circonlocutions, il finit par m'avouer que ceux qui en avaient mangé avaient dit, dans les temps, à des gens qu'il avait connus, que ce sont les pieds qui cons-

tituent la partie vraiment délicate d'un individu.

—Ainsi, par exemple, dit-il, des pieds d'ours ça ressemble à des pieds de "monde". Eh ben, rôtis sous la cendre, c'est bon, et c'est bon.

Comme je lui objectais l'horreur du cadavre, il me fit cette réponse:

—Que ce soit de la viande de "monde" ou de la viande d'animal, c'est toujours de la viande. Pourquoi avoir dédain de l'animal vivant et en manger dès qu'il est mort? Pourquoi embrasser une "créature" [1] vivante et une fois morte refuser d'en manger, même si elle est encore fraîche?

---

1 femme

Baissant la tête, ainsi que le font les Indiens lorsqu'ils réfléchissent, Tahourentché resta un long moment perdu dans ses pensées. Puis, il me dit:

—Il y a là des contradictions que je ne comprends pas.

* * *

—J'ai entendu un Français, pris de colère, après avoir crié beaucoup, dire à son ennemi qu'il allait lui manger les foies. Il le lui dit et j'attendis pour voir, mais il ne le fit pas. Les Français du reste ne le font jamais.

Tahourentché fit une pause, puis me regardant dans le blancs des yeux, il ajouta:

—Quand ils le font, le juge dit que ce n'est pas vrai, et ça revient au même.

—A présent, dans les temps, nous autres,

nous avons mangé nos ennemis, dans les repas de cérémonie, comme cela se devait. Mais jamais nous n'avons mangé nos parents. Nous ne les avons jamais utilisés, une fois morts, pour la pêche. Nous n'avons jamais traîné tout un été les cadavres des vieux dans des sacs de "loup-marin" pour les "mûrir" jusqu'à ce qu'ils soient à point pour faire des appâts.

En prononçant ces paroles, sa physionomie d'ordinaire impassible et grave, exprimait le profond mépris des Algonquins, race noble de chasseurs et de guerriers, pour ces petits courtauds d'Esquimaux qui vivent au cercle polaire, dont les moeurs sont mal

connues, dont l'intelligence incertaine, vacillante, est à l'image du soleil dont la lumière diffuse et sans chaleur éclaire les champs infinis de la mer de glace.

* * *

L'orchestre accompagnait en sourdine le maëstro dont l'archet s'attardait aux premières mesures de "Memory lane", valse délicieuse au rythme très américain.

Jacques Labrie prit un temps et s'adressant au garçon:

—Un dernier verre et ma note. Faites vite, je vous prie: on m'attend.

HISTOIRE DE COUTEAU

HISTOIRE DE COUTEAU

Une force mystérieuse m'a donné, sans paroles, des ordres étranges, m'a insufflé des idées de vertige. Cette force a fait naître en mon cerveau des impulsions, a réveillé en moi des désirs qui n'étaient peut-être que des instincts ignorés. J'ai été attiré par un gouffre plein d'épouvante. Remonté de l'abîme, je réfléchis aux heures intenses que j'y ai vécues.

JUIN CE COUTEAU n'a pas autrement attiré mon attention tout d'abord. Je l'ai pris à l'étalage comme j'en aurais pris un autre, tout simplement parce que n'étant pas riche il n'était pas cher et répondait à l'usage que j'en voulais faire. C'est un de ces couteaux

dont la lame épaisse est faite pour trancher plutôt que pour pénétrer dans la chair vivante qui frémit et se resserre sur le métal qui la viole. C'est un solide couteau à manche sang de boeuf, à clous d'acier cerclés de cuivre jaune. On voit couramment le pareil chez le boucher du coin.

Pourtant il avait quelque chose d'étrange qu'en réfléchissant je ne m'explique pas encore. Certains êtres ont un charme, et certains objets aussi. Il y a l'âme des choses qui est bonne ou mauvaise, et que les races primitives adorent. Nous ne connaissons rien de ce qui nous entoure. Qui oserait dire que certains regards ne portent pas malheur, que certains objets n'ont pas un pouvoir maléfique? Sur la table de cuisine,

la lame de cet étrange couteau reflétait un rayon oblique. En le voyant j'eus l'impression qu'il venait de servir, que la main qui en avait étreint le manche y avait laissé un empreinte rouge. Cette impression persista longtemps, me poursuivit à ma table de travail, où je passe chaque jour de longues heures en rentrant du journal.

*
* *

JUILLET

L'obsession du couteau m'a réveillé cette nuit. Sous l'empire d'une volonté qui s'était transmise à la mienne dans le mystère du sommeil, sous la poussée d'une force à laquelle l'idée ne m'est même pas venue de résister, à pas feutrés, doucement, à pas d'assassin, dans le noir, je me suis dirigé vers la cuisine. J'ai ouvert précisément le

tiroir dans lequel cette sorte de génie dont je sens la constante présence, m'indiquait qu'il se trouvait. Aussitôt je l'aperçus au milieu de plusieurs autres. Chose étrange, il brillait à la lumière blafarde de la lune du même éclat étrange dont il brillait sous le rayon oblique du soleil. Ce fut, foudroyante de violence, la même commotion au coeur. Je le saisis, et instinctivement, mes doigts se crispèrent sur son manche rouge, le serrèrent à se briser. Et ce fut, montant de mes doigts au plus profond de mon être, une jouissance indicible, indéfinissable. Je restai un long moment, la pensée chavirée, à savourer cette joie atroce, amère, au fond de laquelle il y avait du vertige. Puis je me retrouvai dans ma

chambre et me vis dans la psyché un être d'horreur à l'attitude à la fois menaçante et grotesque. Courbé, la face blème avancée, le bras replié, le surin à la hauteur de la hanche, j'étais prêt à jouer de la lame. Je compris la nature de cette joie qui venait de m'envahir et son atroce secret: c'était la joie de l'assassin...

* * *

J'ai l'obsession du Couteau: Je le vois constamment. Il suit ma plume qui court sur le papier: il se glisse entre mes paroles et mes penseés. Je l'ai vu tout à l'heure dans la main de l'ami qui s'avançait pour le "shake hand". Je l'ai vu, tout étonné, oui je l'ai vu, dans ma main à moi, qui sortait

du paletôt. Pourquoi mes doigts se crispaient-ils, puisqu'en réalité il était dans le tiroir où il repose et m'attend, où je sais qu'il m'attend? Pour quelle besogne sinistre son mystérieux pouvoir me donnait-il l'impression d'être dans ma main qui instinctivement s'enfonçait dans ma poche? Pourquoi à son contact imaginaire ai-je ressenti cette joie, mêlée de vertige, monter du plus profond de mon être et que les mots sont impuissants à exprimer? Pourquoi?

* * *

AOUT

La bonne compagne des jours, tristes ou gais, travaille sous la lampe. Tandis que j'écris elle tire l'aiguille, tandis que je médite elle

songe. La rêverie insensiblement l'emporte vers l'Espagne, indolente et magnifique sous son ardent soleil, pendant que je me penche sur le gouffre d'épouvante qui m'attire. Voilà que son beau contralto passionné s'élève pour une chanson de son pays:

"En una noche de invierno
"Y en la soledad del bosque
"En las selvas me perdi [1]

Et après les deux notes de guitare que je donne dans la basse, la bouche fermée, accompagnement obligé de toute "cancion",

1 Par un nuit d'hiver
Et dans la solitude du bois
Dans la forêt je me perdis

je continue à tue-tête de mon fausset pointu:

"Una voz dulce oï... [2]

C'en est assez pour que Jeannine sorte brusquement de sa rêverie. Renouvelant le geste par lequel je l'invitais autrefois au silence, elle met son index sur sa bouche, puis elle fait: chut... Son sourire vraiment est adorable, car elle comprend qu'elle est en faute. En m'invitant au silence c'est en réalité elle-même qu'elle réprimande...

* * *

Comme chez les femmes de son pays, le sang ne met jamais sa teinte rose sur la

2 Une voix douce j'entendis

pâleur de sa chair d'ambre. Elle est la compagne aimée d'amour attendri, vers laquelle montent toutes mes pensées, tous mes espoirs et tous mes rêves. Elle connaît l'inanité de la parole et respecte l'auguste harmonie du silence dont la paix sereine est favorable à l'éclosion de la pensée. Tandis qu'elle travaille, la lampe nimbe d'or ses cheveux noirs et jette sa fine poudre de lumière blonde sur la peau brune de sa nuque... Et cette tache lumineuse me donne la même impression sinistre, la même commotion d'épouvante, me plonge dans les mêmes affres d'angoisse, que le reflet du couteau sous le rayon oblique du soleil, sous la lumière bleue de la lune. C'est le même vertige que je sens monter

de mes doigts qui tremblent, à mon coeur qui se gonfle de la même joie étrange. Entre le reflet de l'acier sous le rayon de lune et celui de la nuque sous la lampe, existe un lieu mystérieux. J'ai la révélation foudroyante et certaine de la joie inexprimable, surhumaine, que me donnera le geste d'unir ces deux reflets, en enfonçant la lame à reflet bleu dans la nuque à reflet d'or. J'ai compris que cette joie s'accroîtrait encore de la lâcheté de l'acte qui ferait se lever puis s'abattre mon bras, qui ferait s'enfoncer l'acier brutal et froid dans la chair chaude et tendre.

Je comprends que cette joie sera la plus grande, la plus complète, la plus intense de toutes celles que l'organisme humain puisse

ressentir. Je comprends enfin que cette joie plus qu'humaine, divine, l'assassin alors même qu'il la paye de sa vie, ne la paye pas trop cher.

J'ai vu à cet instant le spasme qui l'a depuis secouée, j'ai vu le sang qui a poissé mes mains, j'ai vu son regard d'angoisse et d'effroi devant la mort qu'elle a certainement vu venir, j'ai vu son regard d'étonnement attristé à la suite de mon geste dont elle n'a pas compris le sens. A cet instant j'ai prévu que mon cerveau chavirerait sous l'intensité de la jouissance indicible et sans nom dont en effet j'ai été envahi et dont j'ai pensé mourir à mon tour.

* * *

Je travaille beaucoup en ce moment à

mon ouvrage sur l'origine de nos races aborigènes. J'ai enfin réuni la documentation nécessaire. Depuis les premiers jours de l'été je rédige ce qui sera l'oeuvre de ma vie. Après la tâche épuisante du journal, cet ouvrage m'absorbe chaque jour pendant de longues heures. Je fournis un travail énorme, et dans l'effort prolongé qu'il entraîne mes nerfs douloureusement se tendent.

* * *

Je me suis levé ce matin reposé. Je me sens physiquement heureux, après une nuit calme de sommeil sans rêves. Mes nerfs sont apaisés, mon cerveau calmé est apte aux conceptions claires. Mon premier re-

gard fut pour la bonne compagne dont le dévouement, l'affection, ne sont jamais démentis. Elle a compris que l'intellectuel est un être spécial, un éternel enfant dont les caprices, les sautes d'humeur, les enthousiasmes irraisonnés, les découragements sans cause, doivent être accueillis d'un bon sourire, et que l'amour dont il a besoin d'être entouré doit avoir quelque chose de maternel. C'est pourquoi elle m'est chère plus que tout au monde, et c'est pourquoi je sens battre doucement pour elle mon coeur. C'est pour elle que je travaille: Je voudrais tant lui donner les parures auxquelles sa beauté a droit.

* * *

La rédaction de mon ouvrage avance. Il

m'est enfin permis d'en prévoir la fin. Malgré la fatigue, je ressens un soulagement et en même temps une hâte de finir cette tâche qui un moment m'apparut interminable.

* * *

SEPTEMBRE

Dans cette tranquille matinée de dimanche où joue un soleil déjà sans chaleur, j'ai vu clair dans mon coeur apaisé. J'ai compris que pour ne pas faire le geste atroce dont j'ai l'obsession, il suffirait de faire disparaître ce Couteau dont l'emprise mystérieuse et certaine opère comme un envoûtement. Discrètement je l'ai pris et au contact de son manche rouge j'ai senti à

nouveau me courir de la nuque aux pieds une horrible et prodigieuse épouvante. Brusquement j'ai ouvert la porte et je l'ai lancé au loin. Aussitôt le charme m'a paru rompu. J'allais enfin pouvoir vivre tranquille. J'éclatai de rire et je me mis à ma table de travail.

Mais j'entends qu'on ouvre la porte de la cuisine, et je demande:

—Qu'est-ce que c'est?

Jeannine me répond:

—Rien d'important. C'est le gosse d'à côté qui me rapporte le couteau de cuisine.

Econome, Jeannine gronde un peu. Elle n'aime ni qu'on brise ni qu'on jette. Alors je comprends qu'on n'évite pas son destin

et que Jeannine sans le savoir vient de fixer le sien.

* * *

La lutte est entrée dans sa dernière phase. J'évite de penser au couteau, de le regarder, d'y toucher surtout. Peut-être parviendrai-je, à la longue, à user son pouvoir, à le dominer de ma volonté plus forte que la sienne?

* * *

Un crime a été commis cette nuit. Sur ma table, en arrivant au journal, j'ai trouvé l'ordre d'en "suivre" les développements. L'affaire fait grand bruit, comme d'ailleurs toutes celles que par devoir professionnel j'ai suivies au cours de ma carrière. Le meurtre c'est un peu mon gagne-pain. Je fais partie de la meute que l'on lance sur

la piste de pauvres bougres, souvent plutôt à plaindre qu'à punir. Et c'est toujours la même scène, lamentable en sa banalité, que les gens de justice, à quelque variante près, reconstituent. Une brute a joué de la hache ou du marteau: un pauvre cadavre le crâne défoncé, du sang sur les murs. Ce sont des coups d'amateurs qui se terminent au bout de la corde ou au bagne — au "pénitencier", comme on dit. Les agents de la sûreté se font vraiment une réputation à bon compte. Ils n'ont jamais affaire à l'assassin de carrière, qui travaille de façon scientifique. C'est tant mieux pour les bourgeois, car leurs chiens de garde ne valent pas grand'chose. A vrai dire, s'il m'arrive un jour de supprimer quelqu'un, ce sera pour moi

un jeu, amusant et facile, de dépister les policiers.

J'ai beau repasser dans ma tête le procédé, ce que les chirurgiens appellent la technique opératoire, de toutes les affaires que j'ai suivies, il n'y en a guère d'intéressantes. Celle qui m'occupe en ce moment ne l'est pas plus que les autres. Sûrement les lecteurs qu'elle passionne, les directeurs de journaux, dont le tirage monte à chaque assassinat, les gens de police et les gens de robe, procureurs du bourreau, ne le sont pas davantage. Ce sont de vagues humanités dont la suppression en vérité importerait moins que celle du chevreuil, charme furtif de la forêt profonde.

* * *

Je suis un type à réalisation lente. Je suis resté près de la nature qui, sans hâte, nous mène insensiblement de l'été à l'hiver.

La vie m'a appris à me méfier de ceux qui m'entourent, à tenir secrets mes procédés d'action. Dans tout homme il y a un ennemi qui vous fera du mal dès qu'il y aura un intérêt quelconque, si mince soit-il. Certains trahissent pour rien, pour le plaisir, par instinct, comme le serpent qui rampe ou se pend à une branche, parmi les lianes, pour vous sauter à la gorge. Dans chaque ami il y a un traître en puissance: il importe de se tenir contre lui en constante défense. Un animal cela se dresse, une bête féroce cela se dompte, un serpent cela se

charme: l'homme est pour l'homme le pire ennemi.

Seul celui qui ne se confie pas, qui a la force de garder son secret, qui connaît la signification terrible du mot vouloir, peut devenir le Maître de la Vie et de la Mort. Celui-là peut corriger le destin, agir à sa guise, car sa puissance est sans bornes. Il peut ériger en son cerveau un tribunal dont il imposera à la société des hommes les arrêts sans appel. Il lui suffira de dresser son plan d'action, de l'amener ensuite à réalisation en évitant de se passer lui-même la corde au cou par la bourde imbécile, irrémédiable.

OCTOBRE Les jours raccourcissent, les arbres pleurent dans le vent leurs feuilles qui tombent; c'est l'inexorable approche de l'hiver. Jeannine a l'horreur de la neige. Sa pauvre gorge ne peut résister aux basses températures. Le médecin vient encore de me le répéter devant elle. Et lui, pas plus qu'elle, ne se doute que c'est moi qui le lui ai fait dire. Ils ignorent que je suis un homme aux réalisations lentes...

Ce soir, au dîner, j'ai rappelé à Jeannine la douceur de l'hiver sur la Côte d'Azur, je lui ai parlé de Paris où flotte au printemps un air spirituel et léger.

Balancée entre le désir de rester et celui de s'envoler vers les beaux pays qu'elle aime,

Jeannine a posé sur moi son lourd regard de velours noir, tout chargé de tendresse; elle cède, elle consent à partir, à me laisser seul.

* * *

NOVEMBRE

Chose rare, nous avons hier passé la soirée chez des amis. Nous autres qui vivons en marge de la société, qui en observons les manifestations diverses sans y participer, nous n'avons pour ainsi dire jamais une soirée dont nous puissions à l'avance disposer. Nous ne savons jamais, le matin, où nous serons le soir. Cette vie perpétuellement en alerte, cette constante expectative de la catastrophe toujours probable, nous rend impossibles toutes rela-

tions suivies. C'est l'isolement au milieu de la cohue. "Assemblées" politiques, réunions de toutes sortes, "séances" dramatiques et littéraires, soirées musicales, nous accaparent. Et voilà quelle est en réalité notre vie à nous, pauvres hères de la littérature, que la légende représente comme des êtres spirituels et légers, bohèmes et noceurs, faisant et défaisant les réputations d'un coup de plume. Parlons-en de ces fameux coups de plume, parlons-en de ces compte-rendus sirupeux de compliments. Ah! qui dira de cet atroce métier ce qui doit être dit: l'abrutissement du journaliste rentrant chez lui le soir, exténué, le cerveau vide; l'effort qu'exige toute tâche de surcroît. Cet effort je sais combien il est pé-

nible puisque je prends sur mon sommeil, chaque nuit, des heures et des heures pour un travail dont j'attends un peu de gloire.

Chez nos amis, hier soir, j'ai parlé négligemment, sans y attacher autrement d'importance, d'un séjour possible de Jeannine cet hiver, en Espagne. J'en parlerai demain à de vagues relations, puis je ferai passer dans la rubrique mondaine une note annonçant son voyage. Bientôt son départ n'intéressera plus personne: on s'étonnera même qu'elle ne soit pas encore partie.

Le projet que je médite sera alors entré dans la voie des réalisations sûres et méthodiques.

DECEMBRE

Jeannine a retenu sa cabine hier à l'agence Cook, où nous comptons un ami, Emile Laflamme, le fils du grand banquier. Deux jours avant le départ du navire, elle prendra le train de New-York, ce qui lui donnera tout le temps qu'il faut pour remplir les formalités indispensables. Nous passerons ensemble notre dernière soirée: ce sera notre dernier beau dimanche. Après le théâtre, un peu tristes, nous rentrerons au pas lent des amoureux. Le lendemain matin on viendra prendre ses malles pour les porter à la gare. Or, le lendemain, on ne viendra pas prendre ses malles, parce qu'il sera trop tard. Jeannine en effet sera partie la veille.

Dimanche

Jeannine a fait hier ses adieux à ses amies intimes. Elle leur a doucement signifié qu'elle n'en veut voir aucune à la gare. Personne ne s'inquiétera de son retour avant les premiers jours de l'été.

Tout à l'heure je l'ai — le Couteau — revu dans son tiroir. Comme Jeannine était dans la baignoire, dans la baignoire où elle sera de nouveau ce soir, j'en ai longuement repassé la lame sur la pierre. Il m'a fallu du temps, car la lame est d'acier dur, de cet acier qui garde sa coupe. C'est ce qu'il me faut.

La journée n'a été marquée par aucun incident imprévu: fermeture des malles, cinéma le soir. Nous sommes rentrés à

pied, lentement, pour prolonger notre dernière promenade. Au moment d'arriver à notre porte, Jeannine, de sa voix chaude et grave que l'émotion altérait un peu, me dit: — Paul, c'est la dernière fois que nous rentrons, nous deux. Après mon départ, je t'en prie, ne te fais pas de vilaines idées. Je te reviendrai et nous ne nous séparerons plus. La prochaine fois, nous partirons ensemble.

Sa voix se brisait à ses dernières paroles et j'avais la gorge serrée d'émotion.

Ayant à coudre elle s'est mise à sa place habituelle, sous la lampe qui lui dore si joliment la nuque. Je me suis avancé, doucement, à pas feutrés, en souriant. J'avais passé mon pyjama, vêtement qui se lave.

Je me suis glissé derrière elle pour l'embrasser dans le cou, à "ma" place, là où je sens sa joue s'appuyer sur la mienne. En me courbant pour le baiser, j'ai senti dans le dos le froid de la lame qui remontait entre mes épaules, le manche étant pris entre mes reins et la ceinture de mon pantalon. J'eus un frisson précurseur de la jouissance surhumaine qui allait m'envahir au rythme de l'agonie que j'allais provoquer. Et comme dans un bon rire où se devinait le consentement amoureux, Jeannine protestait:

—Finis, voyons finis, j'ai à coudre. Je me suis redressé un peu et tandis que ma main droite allait prendre le Couteau, je lui ai mis brusquement ma gauche sur la bouche.

On dit que le remords, fait de crainte et de regret, finit par manger le cerveau de l'assassin. C'est peut-être vrai pour d'autres, mais pas pour moi. Je ne regrette rien. Je ne crains rien. J'ai l'orgueil de me dire que l'assassin qui calcule son geste et en prévoit les conséquences, qui sait travailler, se place d'autorité au-dessus de la société. Rapide comme l'éclair ou mystérieux et lent, silencieux toujours, il donne la mort à son gré. Les hommes tremblent à ses pieds dans l'impuissance de se défendre. Il est le rouge souverain de la nuit aux ailes d'ombre.

La nuit a été dure. Il m'a fallu transporter le cadavre dans la baignoire, essuyer

le parquet plein de sang, laver mon pyjama, la robe de chambre, les dessous de Jeannine. Il m'a fallu découper un morceau de cadavre, car il s'agit maintenant de le faire disparaître petit à petit.

Nous sommes en hiver et le froid conserve. J'ai donc laissé entr'ouverte la fenêtre de la salle de bain.

* * *

Mercredi La rue Dorchester connaît sur son long parcours des fortunes diverses. Populacière à son origine, elle finit dans la richesse et la beauté aristocratiques de Westmount. Après avoir franchi la tumultueuse rue Saint-Laurent, où la pègre de toutes les

races se bouscule, elle tombe tout à coup dans une misère crapuleuse et de poignante tristesse. A la rue Saint-Dominique, elle longe un grand bâtiment dont la triple masse de pierre grise et de brique sang de boeuf est sinistre. C'est l'Hôpital-Général, où, sous le scalpel et la pince, éclatent en lancinants arpèges toutes les notes de la souffrance humaine.

Dominant le trottoir d'une dizaine de pieds, une porte s'ouvre à l'angle de l'immeuble qui fait le coin de la rue Saint-Dominique. Une balustrade interdit toutefois, à qui l'ouvre, de passer outre. Des chiens, au bas, s'y rassemblent invariablement tous les jours sur les dix heures du matin. Dogues de pauvres aux dents longues, ils sont là

une dizaine qui attendent quelque chose que doit sûrement leur donner quelqu'un. Le quelqu'un, c'est le garçon de la salle d'opération. Le quelque chose, c'est ce qu'il lancera tout à l'heure dans la voiture du vidangeur et qui tombera peut-être à côté. Souvent en effet la caisse que l'infirmier tend au vidangeur est trop pleine, et des morceaux rouges tombent sur le trottoir. Ce sont, parmi les objets de pansement, les retailles du chirurgien. Dans les caisses qui se vident ainsi il y a des paquets assez volumineux et flasques: viscères, tumeurs cancéreuses, adhérences de toutes sortes. J'ai fait un paquet semblable et me suis posté au coin. Après que l'infirmier eut vidé sa

dernière caisse, je me suis approché du vidangeur:

—Eh, lui ai-je crié, prends donc ce paquet-là aussi, vieux. C'est du même et du pareil: ça vient d'en haut également.

Il a pris sans mot dire mon paquet qui s'est ajouté à ceux que contenait sa voiture.

* * *

Vendredi

J'ai apporté un peu avant dix heures quelque chose aux chiens affamés de l'Hôpital: un coeur, un foie, des rognons coupés en gros morceaux. Ce fut une ruée. Le chat qui rêvait sur une palissade trouva moyen d'en avoir sa part. Un brave homme de passant s'arrêta un instant pour assister à ce spectacle réjouissant.

—Soyons bon pour les animaux, lui dis-je.

Il me répondit d'un bon sourire et s'éloigna.

* * *

Mardi

Le plus difficile reste à faire. Les gros morceaux m'embarrassent, la tête surtout. Mais je me suis procuré une scie de boucher. "Rien de tels comme de bons outils."

* * *

Samedi

Il y a des types qui n'ont vraiment pas de chance dans la vie.

En raison de mon métier qui m'oblige à me lever tôt, à me coucher tard, à passer la journée entière à danser d'un pied sur l'autre, je ne suis jamais chez moi. Habiles à la pesée progressive sous laquelle les portes cèdent sans bruit, les monte-en-

l'air sont gens renseignés. Ils n'ont pas tardé à me rendre une visite discrète. J'ai trouvé en rentrant mon pauvre mobilier sens dessus dessous. Mais je ne peux m'empêcher de rire en pensant à la bobine qu'ils ont dû faire en entrant dans ma salle de bain. La preuve qu'ils se sont trouvés plutôt vaseux, c'est qu'ils y ont abandonné toutes mes affaires prêtes à emporter. Ah! les pauvres bougres! Ils en ont laissé sur place leurs instruments de travail: une clé anglaise, une pince à clous et un manteau de mécanicien. Je les ai mis dans un tiroir, car ce sont, ma foi, de bons outils: il ne faut rien perdre.

Mais trève de plaisanteries. Reste la tête et c'est chose sérieuse.

Mardi Les journaux du soir annoncent qu'on a fait rue Notre-Dame de Lourdes, paisible voie qui longe l'Université, ce qu'ils appellent une "macabre découverte". La macabre découverte est en réalité une tête que je connais bien pour l'avoir fait bouillir dans ma marmite. Quatre heures dans de l'eau de soude ont suffi à la dépouiller de sa chair. Comprenant aussitôt avec un flair professionnel admirable qu'il s'agissait d'une pièce anatomique perdue par un carabin éméché, mon confrère du service de la morgue et des hôpitaux, nécrologue à gosier en pente, a raconté la chose de façon indulgente et aimable. Il a même ajouté que la pièce est parfaitement préparée.

—Merci.

Lundi

Un paquet assez volumineux sous le bras, je suis descendu du tramway à la traverse de Longueuil et me suis aventuré à pied sur la carapace du grand fleuve figé. J'ai obliqué à gauche, je me suis éloigné du sentier qu'indiquent de petits sapins fichés dans la glace. Dans ce champ de désolation livide j'ai contourné des blocs gigantesques qui se chevauchent en des amoncellements sinistres. A la lumière diffuse et blême qui monte de la neige lorsque la nuit tombe, de mon couteau de boucher à lame trapue, à manche rouge, tandis que d'inquiétants craquements résonnaient dans l'air léger, j'ai creusé un trou dans la neige durcie. Les tibias, humérus, omoplates y reposent. Ils

disparaîtront au printemps lorsque le grand fleuve, enfin sorti de sa gangue, recommencera de rouler ses flots bleus, dans sa course millénaire vers la mer.

* * *

1er février Je mets mon appartement en location. J'annonce à mes amis que je vais retrouver Jeannine en Espagne. Dans trois mois je leur annoncerai son décès. Elle sera tout à fait morte pour le monde et pour moi.

* * *

Et alors je ne regretterai rien.

LE PÈRE MARK

LE PÈRE MARK

LORSQU'ON remonte la rue Soufflot dont la pente douce et les larges trottoirs incitent à la flânerie, on a devant soi la masse lourde et sans grâce du Panthéon funéraire. A l'arrière-plan, la Tour Clovis et cette merveille romane qu'est Saint-Etienne du Mont, émergent du vieux Paris endormi dans le passé. Le carillon de l'église et celui de la tour sonnent les heures sereines qui lentement coulent sur ce quartier studieux et tranquille.

Les rues de la Clef, de l'Arbalète, de l'Epée-de-bois, du Pôt-de-Fer, conservent à la Montagne l'aspect qu'elle avait sous le règne du Bon Roy Henry. Ce sont les mêmes boutiques dans les mêmes maisons où le peuple, aujourd'hui comme alors goguenard et bon enfant, continue de s'approvisionner. Surtout, il y a cette pittoresque rue de la Montagne-Sainte-Geneviève qui dévale jusqu'à la place Maubert où se tenaient les assises de la grande truanderie. Pendant des siècles, à l'heure où le guet se couche, elle a vu glisser, dans l'ombre de ses maisons, le flot des infirmes à la redresse se rendant aux tenues pantagruéliques de la Cour des Mirâcles. A l'aube blème il s'y règle encore à la loyale, comme cela se doit

entre mectons, des querelles à coups de lame.

Tout en haut de cette rue fourmillante, tout près de l'église, faisant le coin de la rue Descartes, se trouve un petit café qui a pour enseigne une devise: "aux crûs authentiques".

* * *

Nous avions, ce matin-là, opéré notre jonction au d'Harcourt, conformément au plan de campagne arrêté la veille. Le premier succès des opérations fut couronné par un vermouth français, auquel fut immédiatement opposé un vermouth italien. Ce point de comparaison, dûment réservé pour les dissertations futures, entraîna

l'étranglement méthodique de quelques "perroquets". [1]

Comme nous sortions de cette brasserie, rendez-vous habituel de la basoche intempérante et tumultueuse, Jacques Labrie me prit le bras pour remonter le Boul'Mich'.

"—Vois-tu, mon vieux, j'ai un estomac sans moralité que les alcools creusent et que l'eau attriste. Cet état pathologique auquel s'ajoute l'heure du déjeuner, explique mes actuelles préoccupations alimentaires.

"—A Paris, poursuivit-il, il n'y a rien d'impossible. Qui veut manger des choses qui ne l'ont pas encore été, j'entends des

---

1 absinthe

aliments authentiques et honnêtes, n'a qu'à ouvrir l'oeil. Si, à la terrasse d'un marchand de vin, tu aperçois des braves gens à la mine réjouie de Bourguignons hauts en couleurs, ou de grands escogriffes de Béarnais, gais et bavards, tu peux sans crainte y commander ton boulot. La cuisine est bonne et le plat du jour délicieux.

"—Le caboulot où je t'emmène déjeuner, s'il ne paye pas de mine, est du moins pittoresque. J'y fus conduit au hasard d'une enquête menée sur l'ordre de Contamine de Latour, chef d'information du Matin. Il s'agissait d'un dentiste devenu croquemort, qui vendait de l'or à ses confrères. Deux bouteilles vénérables d'un attendrissant bourgogne m'apprirent que la bouche de

ses clients était pour lui une mine inépuisable.

"—Et qu'est devenu ton pince-sans rire, demandai-je?"

"—Il continue, je "peinse", car je n'ai rien publié."

"—Mais, pourquoi?"

"—Bah, il remettait en circulation de l'or dont la France a grand besoin et il ne faisait, en somme, de mal à personne. Combien de dentistes, ses confrères, peuvent en dire autant?...

"Quant au patron de mon caboulot, il est amoureux de sa cave creusée en plein roc et respectueux des bouteilles aux noms illustres qui y dorment à température égale. La clientèle de son établissement, composé

d'une salle basse où l'on boit dans des gobelets d'étain, se recrute parmi les chantres, les croquemorts, les sonneurs et les loueuses de chaises de l'église. On y rencontre parfois quelques artistes lyriques, chantres le matin, choristes de l'Opéra le soir, et aussi les deux derniers bohèmes: l'Homme-des-Cathédrales et l'Ennemi-des-Horloges."

* * *

"—Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer."

Du haut de l'escalier par lequel on descend à la salle basse, Jacques Labrie dominait les buveurs qu'enveloppait la fumée bleue des cigarettes et des pipes. Se tournant vers moi, il ajouta:

"—Je te présente mes amis les artistes lyriques avec lesquels je ne manque jamais de venir déjeuner, à chacun de mes passages à Paris."

Incroyablement bedonnant et gras, roulant lourdement sur ses jambes courtes, le bistrot s'empressait de lui apporter son propre gobelet d'argent. Il en huma le contenu et sa physionomie exprima un ravissement. Puis, il lança à pleine voix:

"—Messieurs, aux vins de France, à ceux qui les font et, ce qui vaut mieux, à ceux qui les boivent."

Un véritable hourvari du Quartier Latin accueillit ses paroles: les escabeaux dansèrent de leurs trois pattes à la fois, les gobelets d'étain tintèrent au contact des poutres

du plafond enfumé. Du vacarme émergea, douce et lente d'abord, puissante bientôt comme un tuyau d'orgue, une harmonie née de l'ensemble de ces admirables voix de plain-chant, entonnant le choeur de Faust:

Gloire immortelle
De nos aïeux!
Sois-nous fidèle
Et mourons comme eux...

* * *

"—Que faudra-t-il servir à ces messieurs?" demandait le bistrot congestionné par le vin blanc et que sa graisse essouflait.

"—Patron, lui dit Jacques Labrie, moi qui par une criante injustice du sort suis maigre et pâle, grelottant et fourbu, ce sera un peu de votre embonpoint."

"—Seigneur de Seigneur, si je pouvais vous en donner... Maigrir, voyez-vous, c'est l'ambition de ma vie..."

"—C'est facile, dit Jacques Labrie."

"—Vraiment?"

"—Patron, je suis un peu médecin. J'ai assisté, pas plus tard qu'hier à la Pitié, à une opération très facile et très intéressante pratiquée sur un individu de votre corpulence.

"On lui a fait une généreuse et simple incision, comme ceci, dit-il en lui faisant glisser du haut en bas son canife sur le ventre."

"—S'il vous plait!" dit le bistrot épouvanté.

"—Ensuite, poursuivit Jacques Labrie

imperturbable, ayant énergiquement tranché l'épaisseur de quatre doigts dans son lard vif, on en fit le large décollement. Vingt jours à l'eau de Vichy, dix jours de régime lacté progressif et le patient sortira de l'hôpital, maigre comme un clou."

"—Une simple incision..." répéta le bistrot saisi. Puis, dans un mouvement de révolte, il s'écria:

"—Je tiens essentiellement à l'intégrité de ma bedaine et je n'entends pas me remettre en nourrice, entendez-vous?"

Baissant la tête et toussotant, la bouche en bec de carpe, Jacques Labrie murmura à l'oreille du patron:

"—J'ai un poumon faible..."

"Puis, sans transition, d'une voix à cre-

ver les carreaux, il lui hurla en pleine figure:

"—DE-JEU-NER! Déjeuner pour tout le monde!!"

Epouvanté, le bistrot regagnait sa cuisine en marmottant:

"—Avec ces sauvages, on ne sait jamais, ça peut, des fois, entrer subitement en furie..."

Se tournant vers moi tandis que Pétrus, le garçon, dressait le couvert, Jacques Labrie me dit:

"—Je te conseille le cassoulet que j'ai commandé hier pour toute la bande. Avant la guerre il cuisait déjà. Il mijote depuis. Le patron, qui a le sens de ses responsabilités, se borne à y incorporer, de temps à autre, une pièce de lard, un fin morceau de confit d'oie, une feuille de thym, une de

ces gousses d'ail qui sont aux plats du Midi, ce que "l'assent" est à la conversation.

"A vrai dire, ce cassoulet est un poème, une pure symphonie où chantent les aromates, les herbes et les épices, depuis les trois poivres auxquels se superpose la pointe de feu du piment, jusqu'au céleri qui est à la base de toute sauce digne de ce nom."

* * *

Une clameur s'élevait: le plat du jour apparaissait dans un nuage de parfum puissant. Mon ami le reporter canadien n'avait pas menti: le boeuf bourguignon, le cassoulet surtout et, bien entendu, les vins étaient admirables.

Ce fut, dans la salle basse et enfumée, un déjeuner exquis et plantureux comme on en

fait encore dans les bonnes auberges du Béarn, d'où nous viennent tous les grands cuisiniers.

Lorsqu'avec le café le garçon eut apporté l'eau de vie de marc 1820 et le cognac 1804, ces messieurs avaient l'humeur méditative des digestions heureuses qui incite à écouter des histoires.

"—En ce temps-là, nous dit Jacques Labrie, je florissais à la Bourse, ce tripot où la police n'opère pas de descentes. De la masse des grigous et des loufetingues au milieu desquels j'ai évolué pendant cette période de ma vie, se détache la figure au sourire triste et doux d'un vieil Israélite qui sut être supérieur au destin. Il eut ce courage très rare d'assister sans se plaindre ni

s'indigner, au désastre de sa vie. On l'appelait le père Mark.

* * *

"—Mais avant de vous parler de lui, il conviendrait de situer mon histoire, d'en dessiner en quelques traits essentiels le cadre nécessaire.

"Pour vous, le Canada est une vaste étendue désertique où rien ne se passe, où rien n'arrive. Il est certain que les neuf dixièmes de mon pays sont inhabités et que la neige qui lui tombe dessus en épaisseur le recouvre longtemps. Mais il est également certain qu'il y a au Canada de grandes agglomérations."

Jacques Labrie s'interrompit pour tremper ses lèvres dans son cognac.

"La vie américaine, poursuivit-il, sévit chez nous dans toute sa brutalité et aussi dans toute sa tristesse. Moi qui pendant vingt ans, chaque matin, me suis rendu à mon journal, à l'heure où les ouvriers se rendent à l'atelier, je n'ai jamais entendu une chanson ou un rire.

"C'est un des charmes de votre incomparable Paris que la gaieté de ses ouvriers dans l'effort, que le rire matinal de ses midinettes qui vont trottinant, un bouquet de deux sous coquettement épinglé à la taille.

"Paris! O mon Paris! voilà pourquoi tous les étrangers t'aiment et pourquoi nous, les Canadiens-Français, t'adorons comme une

maîtresse dont nous ne nous éloignons jamais sans un déchirement.

"Paris! O mon Paris! je prends ce soir le train de Londres. Le grand vent de mer bercera demain mon regret de t'avoir quitté, ma crainte de ne plus te revoir..."

* * *

"Comme les Américains, les Canadiens sont de redoutables hommes d'action. Chaque matin ils se lèvent avec la détermination farouche de gagner de l'argent. Ainsi, à travers les âges se retrouve intacte l'âme rapace des Nordmen, pirates venus du pays des brumes, dont la devise, faite d'un mot répété, résumait la constante préoccupa-

tion: "Gaigner, Gaigner..." Le grand mot que mes compatriotes ont à la bouche, ce n'est pas l'amour et ce n'est pas non plus la patrie. C'est tout simplement l'argent, l'argent bête, le sale argent que l'on retrouve à la base de toutes les actions vilaines, au fond de tous les crimes...

* * *

"...Où que nous allions, nous autres les reporters, nous nous arrangeons de manière à "voir". C'est un instinct spécial, nécessaire à l'exercice de notre profession, avec lequel on nait, qui ne s'acquiert pas.

"On croit que voir ce qui se passe autour de soi est chose toute simple. Or, voir à notre manière, c'est enregistrer de façon

exacte, c'est photographier dans leur succession rapide ou leur manifestation simultanée, les faits nombreux d'un accident qui se produit en quelques secondes.

"M'étant trouvé un matin, sans savoir pourquoi ni comment, rédacteur financier de mon journal, tout simplement pour "voir", pour voir de plus près la Bourse, je me poussai chez un agent de change. J'y apportai cet instinct spécial qui fait de mon cerveau un grenier où j'empile à chaque instant des impressions et des faits.

"C'est pour avoir vu de près les grands rapaces de la finance, pour avoir percé le secret de certaines de leurs combines et en avoir mesuré l'effroyable immoralité que je souhaite la tombée du Grand Soir pendant

lequel on coupera des têtes, on distribuera autrement la richesse, on modifiera les rapports de classes. Après quoi, au lendemain du Grand Nivellement, lorsque se lèvera l'aurore blonde, il sera enfin permis à l'auguste Justice, d'adoucir sa belle figure sévère d'un sourire de bonté..."

* * *

"—La clientèle d'un grand agent de change constitue un monde hétéroclite composé de joueurs de tous les genres et de tous les tempéraments, depuis le risque-tout qui fait la pyramide de sa mise et de ses bénéfices jusqu'au peureux qui n'ose jamais. La figure du père Mark faisait un étrange contraste avec tous ceux qui le cou-

doyaient dans ce milieu brutal, car ses manières étaient exquises. Il opérait de façon si discrète, que je ne savais jamais quelle était sa "position". Il parlait rarement de la Bourse, mais il lui arrivait parfois de lancer, sans avoir l'air, certains aphorismes dont chacun révélait un professionnel averti.

"—Je préfère, me dit-il, une mauvaise valeur qui monte à une bonne qui baisse, ou simplement s'immobilise."

"—Vous ne parlez que de New-York, fit-il un jour observer à quelques clients qui n'avaient que Wall Street à la bouche. New-York évidemment c'est quelque chose, et Chicago aussi, bien entendu. Mais sans sortir de votre monde anglais qui n'est peut-

être pas le plus amusant qui soit, on peut causer de Londres. Sans doute la guerre est-elle en train de déplacer le point d'équilibre financier. Les Yankees sont les gens les plus riches "in the world". Je veux bien que New-York ait le présent pour lui. Je vous concède même qu'il ait l'avenir, mais il est sans passé. Il est un peu comme le vin de l'année: encore saus bouquet."

Il fit une pause, poussa un soupir et reprit:

"Il n'y a d'ailleurs pas que Londres, il y a Paris et il y a aussi Vienne..."

"Oui, poursuivit-il, il y a Vienne où les hommes sont spirituels et les femmes élégantes presque autant qu'à Paris. Oui, il y a Vienne qui est une ville d'art et de charme léger, de civilisation exquise. Et dans cette

ville où se brassent de grosses affaires, par déférence pour le vieil empereur, la vie mondaine s'arrêtait à dix heures du soir."

"—Vous êtes Viennois, lui dis-je?"

Il fit un signe de tête affirmatif.

"Vous êtes, poursuivis-je, de cette ville dont on dit qu'elle vient après Paris pour tout ce qui donne du prix à la vie. Vous êtes le compatriote de ces femmes qui, à force de raffinement, ont su donner de la douceur à la rauque langue allemande, qui mettent de la grâce dans chacun de leurs mouvements, de l'élégance dans chacun de leurs pas, de la coquetterie dans chacune de leurs attitudes?"

"—Oui, répondit-il, je suis de cette ville que j'aime presque autant que Paris, de

cette ville dont la guerre m'a brutalement chassé et dont je meurs lentement d'être éloigné."

Il s'arrêta un moment pour considérer le tableau où s'inscrivaient de minute en minute les cours, puis, il reprit:

"—Vraiment, c'est à croire, en vous écoutant, que vous n'êtes pas d'ici."

"—Je suis, moi aussi, un peu de là-bas, dis-je."

Le père Mark laissa tomber la conversation. Pendant un moment il sembla profondément réfléchir. Tout à coup, me regardant dans le blanc des yeux, il me demanda:

"—Vous aimez les pierres fines?"

"—Follement."

"—Laquelle préférez-vous?"

"—En principe je les aime toutes, comme les femmes. Mes préférences vont un jour à l'une et le lendemain à l'autre. Certains jours elles vont au saphir dont le bleu de nuit, parfois se couvre d'un brouillard et dont la teinte change selon que l'air est lourd ou léger. Je l'adore en pendentif, goutte de ciel tombée sur la gorge éblouissante de la blonde.

"Mais s'il me fallait entre toutes choisir, je dirais qu'au fond de moi-même, par une affinité secrète de ma destinée malheureuse et de cette pierre qui porte malheur, je préfère l'opale. Je la préfère parce que, comme moi, elle est changeante, parce que la plus commune a tous les reflets de la brume matinale et tous ceux de l'absinthe qui est la

boisson des poètes. J'aime l'opale de Hongrie dont les innombrables paillettes superposées ont l'éclat de l'or et celui de l'émeraude. J'adore les somptueuses opales rouges qui possèdent tour à tour, la teinte attendrie du sang de la colombe, celle du rubis rose et du rubis spinel, de l'escarboucle et du grenat.

"J'aime la perle pour son orient dont le charme est celui de l'aube aux reflets irisés. Je l'aime parce qu'elle est femme et que, souvent, si elle n'aime pas elle meurt.

"J'aime le grenat de Syrie, dont la teinte est celle même du sang cristalisé en transparence, et l'escarboucle à laquelle se rattachent les plus somptueuses légendes de l'Inde mystérieuse. Je chéris l'émeraude,

délicate et fragile, couleur d'espérance. Mais le diamant, avec ses soixante-quatre facettes, sa forme géométrique, me laisse froid. J'aimerais assez le diamant rouge qui au moins ne court pas les rues au doigt boudiné de la cuisinière enrichie, et je m'incline devant le très rare diamant noir, pierre symbolique du Prince des Ténèbres.

"J'adore les pierres non montées, pour les prendre, les examiner à loisir, pour ressentir à leur contact le frisson frais et doux comme une caresse, qu'elles me donnent toujours."

Le père Mark m'interrompit:

"—Mon ami, ce que vous dites est absolument caractéristique. Vous êtes un

homme de Bourse, ou plutôt vous l'êtes devenu par la force des circonstances, mais vous n'y êtes pas à votre place."

Il fit une pause, puis, me demanda:

"—Quel âge avez-vous?

"—Trente ans."

"—Vous êtes un peu vieux déjà pour apprendre le métier... Mais votre passage dans les journaux vous a rendu débrouillard et votre stage à la Bourse est en train de vous donner du coup d'oeil. Ce sont deux qualités importantes dans ma partie."

"—Mais, quel est donc votre métier?"

"—Courtier en pierres fines. Il faut toute une vie pour l'apprendre et c'est le plus beau qui soit. Je l'ai exercé à Vienne, puis à Paris.

"Ma vue baisse, je me fais vieux: j'ai besoin d'un élève, voulez-vous l'être?

"Dès la fin de la guerre nous irons en Russie, où nous ferons une râfle prodigieuse de diamants. Si, à notre retour, nos coffrets peuvent encore en contenir, nous nous arrêterons à Vienne. Ensuite nous filerons directement sur Londres pour liquider. Plus tard, nous irons nous installer à quelques mètres de la frontière de Monaco. Là nous achèterons les bijoux que les décavés donnent pour un morceau de pain. Nous irons les vendre à Paris, mais en ayant soin de réserver les plus beaux pour New-York. Les Américains n'achètent que le diamant qui est une pierre bête, comme vous dites, mais ils exigent qu'il soit parfait. Ils ne paie-

raient pas le prix de la monture un diamant russe qui est presque toujours teinté. Les pierres de couleur les laissent froids. Ils ignorent les pierres de fantaisie, comme cette délicieuse alexandrite, venue de Sibérie à la cour des Tsars, qui tient à la fois de l'améthyste et du grenat. Nous aurons soin de n'accepter que très rarement les occasions qu'offrent certains messieurs bien mis aux doigts agiles. Surtout nous ferons en sorte de ne jamais les remettre en circulation sur le continent où nous les aurons cueillies..."

"—Eh ben, ça va, répondis-je."

Et, dès la fermeture, il vint dans mon petit bureau aux rideaux verts que tous les joueurs, à l'époque, connaissaient bien.

Il étala sur mon pupître, des rubis, des émeraudes et deux saphirs:

"—Prenez cette loupe, me dit-il, et séparez les vraies pierres des fausses."

Ainsi commença mon apprentissage qui se poursuivit patiemment, chaque jour, pendant près de trois mois.

* * *

Un jour, je remarquai que le père Mark était nerveux, préoccupé. Cela me fit de la peine car je l'aimais beaucoup. A mes questions il répondit de façon vague. Par la suite j'observai qu'il était de plus en plus préoccupé, de plus en plus sombre.

A quelque temps de là je vis le père Mark entrer dans mon bureau. Il était tout courbé et ses mains étaient agitées d'un tremblement. J'eus l'impression qu'il était très vieux, que le grand ressort de sa mécanique était brisé. La tête basse, s'appuyant lourdement sur sa canne, il gagna péniblement la chaise que je lui offrais d'habitude.

"—Me voici je crois bien, me dit-il, rendu au bout de ma corde..."

"—Que voulez-vous dire, mon vieil ami, repris-je? Si je puis faire quelque chose pour vous, dites-le, ce sera avec plaisir.

"—Non. Vous n'y pouvez rien. Vous ne pouvez pas que la guerre finisse, que les couronnes reprennent leur valeur, que l'Autriche ne courre pas à la faillite, à la défaite

et avec elle tous ses capitalistes à la ruine. Or, je suis l'un d'eux. Je vois chaque jour ma fortune fondre au soleil, mes pauvres économies amassées pendant toute une vie déjà longue de travail s'envoler pour ainsi dire en fumée.

"J'avais des sous: je les ai mangés ou perdus. Inconnu dans ce pays, je me trouve dans l'impossibilité d'y exercer ma profession. Par ailleurs, je suis trop vieux pour en apprendre une autre. Ces derniers temps la Bourse ne m'a pas souri. Oh, dit-il tout résigné, il ne faut rien exagérer... La chance en m'étant contraire n'a pas déterminé la catastrophe. Elle a tout au plus hâté de quelques jours un dénouement inévitable."

"—Qu'avez-vous l'intention de faire?"

"—Que voulez-vous que je fasse? Que voulez-vous que je fasse, répéta-t-il, sinon le grand voyage dont le terme nous est inconnu? J'ai joué ma dernière carte: j'ai perdu la partie. Je n'ai plus qu'à payer."

Le père Mark baissa la tête, prit un temps, puis me dit:

"Nous n'irons pas à Vienne. Nous n'irons pas non plus à Moscou la ville sainte. Nous n'irons pas davantage à Monte Carlo, la ville où les joueurs malheureux se suicident. Celle-ci me suffira. Je regrette de n'avoir pas eu le temps de vous enseigner mon métier où vous eussiez rapidement fait fortune."

Une fois encore le père Mark s'interrom-

pit, le temps de promener son regard triste et doux sur le mobilier de mon petit bureau:

"—Ne croyez pas, poursuivit-il, que je sois ici pour me plaindre. Vous m'avez témoigné de l'amitié: je viens vous dire, non pas au revoir, mais adieu, car la mort à mon sens est la fin de tout."

Il se leva péniblement. Au moment de fermer la porte, il me fit bonjour de sa main blanche qui tremblait un peu.

* * *

On le trouva le lendemain matin, la tête trouée, affalé à la porte du superbe hôtel particulier que mon patron habitait sur les hauteurs de Westmount.

En me racontant la chose, avant l'ouverture, il me dit:

"—I'll play the market on that, it's luck." [1]

Ce fut toute l'oraison funèbre du père Mark.

* * *

"—Un ban pour l'Amérique, le pays de la vie trépidante et des belles aventures, proclama l'Ennemi-des-Horloges."

"—Et une bouteille de cognac, et du meilleur, pour boire avec mes amis que j'aurai quittés ce soir, dit Jacques Labrie, non sans tristesse."

---

1 Je vais jouer là-dessus, c'est la veine.

A LA TOMBÉE DU SOIR

A LA TOMBÉE DU SOIR

A sa table de travail, Jacques Labrie tristement songeait... Les bruits de la rue lui parvenaient assourdis par les tentures, les tapis de Perse, les étoffes anciennes qui habillaient la pièce. Au milieu des bibelots rares, des toiles lumineuses, des livres aux belles reliures, il trouvait le calme favorable à l'envolée de sa pensée. Il y vivait les rares heures sereines de sa vie agitée. C'était le sanctuaire où il oubliait

les crimes, les catastrophes: tous les événements qui tiennent le reporter en continuelle alerte.

* * *

L'heure depuis longtemps était passée: Elle n'était pas venue. Une fois de plus Elle s'était dérobée au rendez-vous. Une fois de plus Elle donnerait demain une excuse qui serait un mensonge. Cette excuse, Jacques Labrie l'accepterait comme il avait accepté les autres: par lâcheté, par crainte de la perdre.

A la pensée qu'elle se détachait de lui, que bientôt il ne la verrait plus, son coeur se serrait.

* * *

Jacques Labrie parcourait du regard sa

bibliothèque, longue et basse, où les livres, à portée de la main, s'offraient. Ses yeux s'arrêtèrent sur la glace, posée au milieu de la table, sur son chevalet de fer forgé, oeuvre d'un maître florentin. Dans la lumière grise du soir tombant, apparaissait un visage devant lequel il resta un long moment songeur. Penché pour le voir de près, l'étudier dans tous ses détails, il examina les deux longues et profondes rides qui enserraient sa bouche entre d'amères parenthèses; les poches qui se gonflaient au-dessous de ses yeux; les pattes d'oie de ses tempes ; les fines égratignures qui striaient son front.

Pour la seconde fois un sourire de tristesse erra sur ses lèvres. Sur ce visage,

dont il connaissait toutes les déchéances et toutes les flétrissures, il avait lu ce que le temps peut faire de la jeunesse. A travers les larmes dont ses yeux étaient voilés, il crut voir un autre visage, qui était aussi le sien: son visage d'il y a plus de vingt ans, alors qu'il était le beau gosse auquel les femmes ne savaient guère résister. Cette tête aux yeux éteints, aux cheveux rares et décolorés, au teint flétri, était la caricature sinistre de l'autre, jeune et vivante, à la chevelure abondante et soyeuse, aux yeux de saphir. L'affreuse image évoquait le jour où, la chair quittant les os, elle ne serait plus que la tête de mort impersonnelle dont le rictus effrayant se cache sous terre, dans le mystère du cercueil.

* * *

Le front posé sur sa main, dans l'attitude

qui lui était familière, Jacques Labrie se perdait dans ses pensées. Il comprenait pourquoi Elle se détachait de lui, pourquoi elle ne viendrait sans doute plus.

Il était au seuil de la vieillesses froide et sans joie, il ne connaîtrait plus que les sourires menteurs de celles dont l'amour s'achète.

* * *

Sortir de la vie, c'était s'éviter la honte qui couvre les vieillards, lâches devant les femmes. Le tout était d'en sortir sans bruit, sans scandale.

Ayant pris dans le tiroir à secret de son bahut gothique, un petit paquet soigneusement ficelé, il en sortit la seringue de Pravaz, la fiole où dormait le liquide libé-

rateur qui lui permettrait tout à l'heure de sombrer dans le néant sans subir les affres de la mort. Il s'endormirait doucement. Doucement il entrerait dans la nuit qui montait de la terre... Demain, on le trouverait endormi, apaisé pour toujours, un sourire sur les lèvres, parti dans un rêve, son dernier rêve de femme dont la dure réalité ne l'éveillerait pas. Il se serait évadé de la vie qui n'aurait pu, à l'instant de l'heure grave, avoir été méchante pour lui...

Méthodiquement il emplit la seringue et y fixa l'aiguille creuse, puis jeta un long regard aux choses qui lui étaient chères et qu'il avait réunies dans le cadre de ses heures heureuses. Son coeur se gonfla d'une tristesse indicible faite du regret de

tout ce qu'il allait quitter pour faire son dernier grand voyage: celui dont on ne revient pas.

Comme à ceux qui vont mourir, sa vie, en tableaux rapides, lui passa devant les yeux. Il se revit enfant dans ce village de marins, près de Québec, où l'on chargeait de bois les voiliers norvégiens au bordage en damier noir et blanc.

* * *

C'était la nuit: un peu de lumière diffuse s'accrochait aux flancs rebondis des vases de Chine, au creux des plats de cuivre de Syrie. Sur la table de travail, la glace était une tache grise sans reflet, comme ces lacs

des Laurentides encaissés dans leurs sapins funéraires lorsque menace la pluie.

Se penchant sur le miroir, Jacques Labrie crut y voir une figure de femme. Il regarda longtemps l'image qui lui souriait... Il se rappela : c'était l'Initiatrice, la Grande Amie qu'il n'avait pas tout à fait oubliée malgré les années. Il évoqua ses yeux de violette, ses lourds cheveux blonds, sa tendresse en quelque sorte maternelle, sa sollicitude inquiète et jalouse qui avait évité à son adolescence la souillure des contacts avilissants. Il l'avait tendrement aimée. Il lui avait été fidèle jusqu'au jour où, dans les fils d'or de sa chevelure, des fils d'argent étaient venus. Il se pencha un peu plus mais, comme autrefois les fées, la belle

image se noya dans le brouillard dont la glace s'était recouverte.

* * *

Mais une autre figure de femme apparut. Elle était courteaude et joviale, les manches de son caraco bravement retroussées sur ses bras rouges qu'elle ouvrait pour l'étreinte vigoureuse, le baiser sonore. Il se rappela les petits plats que, cuisinière experte, elle savait faire; les gâteries qu'elle venait, en grand secret, la nuit, lui apporter dans sa chambre.

L'une après l'autre, en longue théorie, toutes les femmes qu'il avait aimées, ainsi surgirent du passé: Clair-de-Lune, petite fée rencontrée un soir au bal, délicieusement blonde et frêle dans sa robe bleu de

ciel; Mirth, l'Américaine aux cheveux roux, qui avait voulu faire de lui un entretenu de fille publique; Antoinette, la petite amie d'enfance.

* * *

Au loin, une tache blanche apparaissait dans la glace. Jacques Labrie sentit son coeur se serrer: c'était le lit où avait agonisé sa mère. Dans le halo de la veilleuse voilée, il apercevait la figure de cire auréolée de beaux cheveux roux. Il revécut l'instant des suprêmes recommandations:

"—Jacques, mon pauvre petit, je veux, avant de partir, obtenir de toi une promesse..."

Epuisée par l'effort, il se rappelait qu'elle avait pris un temps. De sa voix douce, déjà lointaine, elle avait continué:

"—Je connais ton pauvre coeur en révolte. Je ne peux te demander à toi, ce que je pourrais exiger de ton frère s'il était près de moi. Je connais tes idées et, depuis le matin, je prie Celui qui me recevra bientôt, de t'accorder la grâce d'en changer..."

La mourante avait les yeux clos et ses mains d'un mouvement continu et doux, ramenaient la couverture à son menton.

"—Il me semble que je partirais tranquille, si tu me promettais de ne pas faire de peine à Celle que tu aimeras. Je vou-

drais éviter par toi, à une autre, la peine qui m'a été faite..."

* * *

Jacques Labrie avait longuement pleuré sa mère dont les traits avaient pris la majesté de la mort. Comme un tout petit enfant, le coeur soulevé de sanglots, il avait murmuré le nom de celle qui ne se remplace pas:

"—Maman, maman..."

* * *

Alors qu'il était tout enfant elle l'avait "consacré au bleu". C'était un voeu de foi naïve dont il souriait aujourd'hui. Mais il en souriait doucement et en dépit de son

sceptisme, jamais on ne l'avait vu qu'en complet bleu marine.

* * *

Pendant quinze ans il était resté en admiration devant Celle qui avait été le grand amour de sa vie. Pendant quinze ans, sans effort, il avait tenu la promesse faite à la morte. Mais un jour, une fêlure, imperceptible d'abord, irréparable par la suite, s'était produite. Car il avait fait cette suprême folie, lui, Canadien d'ascendance normande, d'épouser une Parisienne d'origine basque. Entre ces deux natures différentes, le heurt inévitable s'était produit et, de consentement mutuel, ils s'étaient séparés. Mais, malgré le temps et la distance, il n'avait pas cessé de l'aimer. Il fermerait tout à l'heure

les yeux sur son image: la Mort clémente la lui ramènerait dans son dernier rêve.

* * *

Par un retour sur le présent, il songea à Petite Amie qui n'était pas venue, à Petite Amie qu'il ne reverrait jamais plus. Sa joliesse enfantine, son tout petit pied lui semblèrent lointains. Il eut un sourire à la pensée de son gros rire de bébé, à ses adorables élans spontanés qui la jetaient tout contre lui.

Il murmura:

"—Petite Amie, je te rends grâce des heures heureuses que grâce à toi j'ai vécues. Je te remercie de m'avoir donné ton coeur: je te pardonne de me l'avoir repris..."

Ayant pris la seringue sur la table pour

l'enfoncer dans la veine bleue qu'il allait choisir, il voulut jeter un dernier regard à la glace. Mais au lieu de Petite Amie, il y vit Celle à laquelle il pensait chaque jour; Celle qui avait su être le bon génie de la longue période de sa vie calme et régulière. Et tout à coup il entendit sa belle voix grave:

"Yo sabia que tu llorabas, he venido." [1]

Dans cette belle langue castillane qu'elle employait souvent, pour bien marquer qu'elle restait étrangère au pays des neiges qu'elle abhorrait ; de son contralto passionné, elle le conjura de rentrer avec elle en Espagne. Elle l'implora de quitter son Canada de gel et de terne lumière, de venir

1 "—Je savais que tu pleurais, je suis venue..."

avec elle vivre dans ce coin lumineux de la côte catalane, au bord de la mer toujours tiède et bleue, où était sa petite maison blanche.

Il sentit la douce pression de sa main sur son épaule:

"—Ven te con migo . . . se le ruego . . . " [1]

Alors il comprit qu'il n'était plus en présence d'une vaine illusion; qu'elle était venue alors qu'il était dans la désespérance et qu'elle seule saurait l'aimer sans le voir vieillir. Il l'étreignit passionnément et lui murmura à l'oreille:

"Yo te quiero tambien y me voy contigo . . . " [2]

---

1 "—Viens t'en avec moi... je t'en prie..."

2 "—Je t'aime aussi et je m'en vais avec toi."

TABLE DES MATIERES

La Dompteuse 15
Histoire de couteau 92
Le Père Mark 133
A la tombée du soir... 173

PS
9525
A778M4

Martigny, Paul Lemoyne de
Memoires d'un reporter

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 19 18 06 002 9